MURRAY LIBRARY

THÉATRE COMPLET

VI

L'AMOUR MAGICIEN

L'INNOCENTE

DU MÊME AUTEUR :

THÉÂTRE COMPLET. — Tome I : **Les Ratés, Le Temps est un Songe.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome II : **Le Simoun, le Mangeur de Rêves.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome III : **La Dent rouge, Une Vie secrète.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome IV : **L'Homme et ses Fantômes, A l'Ombre du Mal.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome V : **Le Lâche.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

PIÈCES DÉTACHÉES :

Les Ratés, pièce en quatorze tableaux.

Le Simoun, pièce en treize tableaux.

Le Mangeur de Rêves, tragédie en neuf scènes et un prologue.

La Dent rouge, pièce en quatre actes et six tableaux.

Une Vie secrète, pièce en trois actes.

L'Homme et ses Fantômes, pièce en quatre actes et dix-sept tableaux.

A l'Ombre du Mal, pièce en trois actes.

L'Armée secrète, récits. 1 vol. Éditions Gallimard.

A l'Écart, le Penseur et la Crétine, récits. 1 vol. Flammarion, éditeur.

H.-R. LENORMAND

Théâtre complet

VI

L'AMOUR MAGICIEN

L'INNOCENTE

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
11, RUE DE SÈVRES (VIe)

MCMXXX

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DU PRÉSENT
OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT
SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS
1 A 34 ET 35 A 40.

Tous droits de traduction, d'adaptation, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by H.-R. Lenormand, 1929.

L'AMOUR MAGICIEN

Pièce en trois actes et six tableaux
représentée pour la première fois à Paris, sur la scène
du Studio des Champs-Élysées, le 25 novembre 1926.

(Mise en scène de Gaston Baty.)

A Marguerite Jamois.

23814

PERSONNAGES

ALBERT CAROLLES	MM.	Balpétré.
ÉDOUARD FELLETIN		Le Flon.
BÉATRICE CLOMBER	Mlles	Marguerite Jamois
FERNANDE FELLETIN		Marie Kalff.
LA FEMME QUÉMER		Irma Perrot.
ANNA		Jeanne Pérez.

Un pêcheur. — Deux faneuses de varech. — Un matelot de l'État. — Une jeune fille. — Le grand-père Louarn.

L'AMOUR MAGICIEN

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La salle commune d'une maison bretonne que les propriétaires ont aménagée pour une location estivale. Une grande pièce basse aux murs de pierre peints en blanc. Aux premiers plans droite et gauche, portes conduisant aux chambres. Au fond, à droite, porte à deux panneaux superposés, ouvrant sur l'extérieur. Quand le panneau du haut est ouvert, on voit une maisonnette de pêcheur, toute blanche avec un pâle hortensia qui vient presque à la hauteur du toit, et, derrière un muret blanchi, la mer. Au fond, milieu, par une fenêtre cintrée ouvrant dans l'épaisseur du mur, on voit aussi la mer et, vers la gauche, une haute cheminée de pierre grise. Entre la porte et la fenêtre, une table paysanne couverte de livres et de manuscrits. Devant l'âtre, des sièges bretons. A droite, un buffet de chêne ciré. A gauche, une table pliante appuyée

au mur. Des deux côtés de la fenêtre, des sièges creusés dans l'épaisseur de la pierre et garnis de coussins de cuir. Au mur du fond, une gravure du début du XIX^e^ siècle, représentant un naufrage ; une pendule à balancier dans sa haute demeure de chêne. Au lever du rideau, c'est la fin d'une belle journée de septembre.

Albert Carolles est seul en scène. Il arpente la pièce dans un sentiment d'agitation douloureuse qu'il essaye de maîtriser. Il s'arrête devant la table et feuillette un manuscrit. La pendule sonne sept heures. Il reprend sa promenade. En passant devant la fenêtre, il prend un livre posé avec plusieurs autres sur le rebord de pierre. Un pêcheur remonte la rue. Albert Carolles l'a vu. Il va à la porte, dont le panneau supérieur est ouvert. Le pêcheur s'arrête devant lui.

SCÈNE I

ALBERT, LE PÊCHEUR

ALBERT

Eh bien ?

LE PÊCHEUR

Rien de nouveau, monsieur Carolles.

ALBERT

Où êtes-vous allés, aujourd'hui ?

LE PÊCHEUR

Au large. Nous avons fait les Pierres-Bleues et

la Vierge. Il y a un courant qui porte de ce côté-là. Demain, si la mer le permet, nous pourrions croiser sous la falaise de Plouzané.

ALBERT

Bien. Je vous accompagnerai.

(*Un silence.*)

LE PÊCHEUR

Mon homme de barre, qui est sur la côte depuis trente années, dit que nous ne trouverons rien.

ALBERT

Je tiens à ce que les recherches soient continuées. Je paierai ce qu'il faudra.

LE PÊCHEUR, *hésitant.*

Mon homme de barre connaît une pratique de la côte de Guingamp, qui a quelquefois réussi.

ALBERT

Quelle pratique ?

LE PÊCHEUR

Je m'en suis gaussé, la première fois qu'on m'en a parlé.

ALBERT

Dites toujours.

LE PÊCHEUR

C'est une planche où ils posent une écuelle de son. Ils plantent un cierge bénit dans le son... Ils l'allument, ils lâchent le tout sur la mer et la chan-

dell e navigue vers la place où se trouve le corps.

(*Il corrige son récit par un geste de demi-incrédulité.*)

ALBERT

Nous fouillerons les falaises de Plouzané.

LE PÊCHEUR

A vos ordres, monsieur Carolles.

SCÈNE II

ALBERT, BÉATRICE

(*Béatrice entre de droite. Elle a dix-sept ans, un visage candide. Elle est modestement vêtue d'une jupe et d'une blouse grises, démodées.*)

ALBERT, *se retournant.*

Nous ne travaillerons pas aujourd'hui, Béatrice. Ma sœur et mon beau-frère sont en train de s'installer... Demain non plus, d'ailleurs. Promenez-vous donc jusqu'au dîner. Vous avez l'air fatiguée. J'ai abusé de vous, cette semaine.

BÉATRICE

Pas du tout, Monsieur.

ALBERT

Si. Je vous ai pressée, avec cette histoire des sources de l'ésotérisme. L'ésotérisme pouvait attendre.

BÉATRICE

Les préparations ne le peuvent pas.

ALBERT

Il faudra bien qu'elles attendent. Nous ne ferons pas grand'chose, tant que les miens seront auprès de moi.

BÉATRICE

Si vous le permettiez... (*Se ravisant, avec une nuance de dépit.*) Non. C'est impossible.

ALBERT

Quoi donc ?

BÉATRICE

J'allais vous proposer de résumer la traduction du sanscrit. Cela vous aurait beaucoup avancé. Mais j'en suis incapable. Jamais je ne m'en suis tant voulu qu'aujourd'hui de ma sottise.

ALBERT

Vous n'avez rien à vous reprocher. C'est ma faute, si vous n'avez pas fait de progrès plus rapides.

BÉATRICE

Votre faute ?

ALBERT

Oui. Je vous ai imposé des travaux trop disparates. La biologie, la science du Moyen Age, les doctrines hindoues... Un esprit plus mûr que le vôtre n'aurait pas assimilé ce chaos... Ne prenez

pas mes recherches plus au sérieux que je ne les prends moi-même. Allez vous promener, mon enfant.

BÉATRICE

Il vaut mieux que j'aide Anna.

ALBERT

Ce n'est pas votre affaire.

BÉATRICE

Hélas, je peux lui rendre plus de services qu'à vous ! Elle est un peu troublée par l'arrivée de votre famille. (*Elle va pour sortir à droite. A la porte :*) Il faut pourtant que son dîner soit réussi !

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

ALBERT, FERNANDE, ÉDOUARD

(*Édouard et Fernande entrent de gauche. Ils sont en deuil.*)

ALBERT, *allant à eux.*

Vous n'êtes pas trop mal installés ?

FERNANDE

Nous sommes très bien, mon chéri. Ne pense pas à nous.

ALBERT

La maison avait tout de suite plu à Berthe. Elle

détestait ces villas de baigneurs qui poussent au bord des plages... Elle s'était occupée de votre chambre trois jours avant le malheur. C'est elle qui avait fait mettre ces rideaux de perse. Elle avait décroché des images de piété qui doivent être encore au grenier... Elle vous attendait vers le 1er août.

ÉDOUARD

Albert, je tiens à vous expliquer cet enchaînement de circonstances qui fait que nous arrivons seulement aujourd'hui.

ALBERT

Je l'ai compris depuis longtemps.

ÉDOUARD

Je serais un homme très malheureux si vous pensiez que j'ai retardé votre sœur d'un seul jour... Vous avez dû recevoir le 30 juillet le télégramme où je vous annonçais que nous ne pouvions passer les vacances avec vous ?

ALBERT

Oui, la veille de sa mort.

ÉDOUARD

Ma Compagnie m'envoyait d'urgence dans le Liban. Il fallait obéir ou démissionner. Nous nous sommes embarqués le 1er août à Marseille et nous n'avons trouvé votre télégramme que le 12, à notre arrivée dans les montagnes. Fernande était

malade. Elle ne pouvait songer à se remettre en route seule, au plus fort des chaleurs. Et moi, j'étais obligé de remplir ma mission... Nous sommes repartis le 28 de Beyrouth.

ALBERT

A aucun moment, je n'ai pensé qu'il vous fût possible de venir plus tôt.

ÉDOUARD, *désignant sa femme.*

Dites-le-lui. Vous lui ferez du bien. Si vous saviez comme elle se tourmente !

ALBERT, *à Fernande.*

Est-ce vrai ?

FERNANDE

J'aurais dû repartir seule, même malade. Notre mère l'aurait fait.

ALBERT

Ma chérie, tu ne pouvais rien de plus pour moi ici qu'au fond du Liban.

(*Un silence. Il réprime ses larmes. Sa sœur s'appuie contre son épaule.*)

ÉDOUARD

Vous ne devriez pas rester dans ce pays.

ALBERT

Je ne m'en irai pas avant qu'on ne l'ait retrouvée.

FERNANDE

Je comprends.

ÉDOUARD

Vous avez encore de l'espoir ?

ALBERT

Je ne veux pas désespérer... J'ai fait faire des recherches tout autour de l'île, sur la côte, là où portent les courants... Vous venez de traverser ce monde d'écueils, d'îlots, de passes... Chercher un corps au milieu de ce chaos semble d'abord aussi vain que de chercher une épingle sur la grève. Mais la mer a ses habitudes. Les épaves abordent certains points, de préférence à d'autres. Il y a, du côté du large, une caverne à l'entrée de laquelle je vais tous les matins. Après chaque tempête, les ramasseuses de varech y trouvent des débris... Je saurai peut-être un jour ce que la mer a fait de ma pauvre Berthe. Je ne saurai jamais comment elle me l'a enlevée.

FERNANDE

Tu as parlé d'une lame de fond ?

ALBERT

C'est une hypothèse. La vérité, c'est que je n'ai aucune donnée, aucun indice, rien. Elle sortait chaque soir, après le dîner, tantôt seule, tantôt avec moi. Elle allait voir les brisants, à la pointe de l'île. Ce soir-là, j'étais resté à la maison. Les gens du pays l'ont vue dépasser le phare, s'engager, comme d'habitude, parmi les champs couverts de varech séché, disparaître derrière une de ces meules noires dont l'odeur vient jusqu'ici. Vers

9 heures, la brume est tombée avec la nuit et j'ai commencé à m'inquiéter. Je suis parti à sa recherche. La mer n'était pas démontée, mais elle présentait cet aspect que vous avez peut-être observé en traversant le chenal ; des espaces onduleux et paisibles, puis des gonflements, des poussées de vagues accourant concentriquement comme à un rendez-vous ; des ronds d'eau lisses, glacés, puis une roue d'écume qui tourne brusquement au-dessus d'un récif secret. Les pierres où nous avions coutume de nous asseoir étaient humides... Oui, une lame plus forte a pu l'emporter... Mais tout le promontoire était moite de brouillards et d'embruns... Peut-être a-t-elle glissé ?... J'ai été chercher du secours au village. Les pêcheurs sont venus avec des lanternes et nous avons fouillé les falaises jusqu'au matin... Pas un objet, pas un vêtement... Elle portait cependant une cape de laine grise, une écharpe. Non, la mer a tout gardé.

FERNANDE, *effrayée du drame sans issue dont elle prend conscience.*

Et probablement pour toujours. Que feras-tu, si dans un mois... si dans deux mois... ?

ALBERT

Je passerai l'hiver ici.

FERNANDE

Eh bien, je resterai avec toi. Je suis sûre qu'Édouard me le permettra.

ÉDOUARD

Oui. Elle est bien la seule personne qui puisse vous aider à vivre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BÉATRICE

(*Béatrice entre de droite. Intimidée, elle fait mine de se retirer.*)

ALBERT

Restez, Béatrice. (*A Fernande et à Édouard.*) Je vous présente mademoiselle Clomber, qui a été très dévouée pour moi. (*A Béatrice.*) Monsieur et madame Felletin.

FERNANDE, *serrant la main à Béatrice.*

Merci, Mademoiselle.

(*Son visage s'éclaire subitement, mais sa timidité la reprend et elle se retire sans avoir parlé.*)

ALBERT

Qu'aviez-vous à me dire, Béatrice ?

BÉATRICE

Le dîner sera prêt dans une demi-heure.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BÉATRICE

ALBERT

C'est une enfant que j'ai engagée comme secrétaire, avant de quitter Paris. Berthe s'était prise d'affection pour elle.

ÉDOUARD, *qui s'est levé.*

Ai-je le temps d'aller jusqu'à la pointe ?

ALBERT

Voulez-vous que je vous accompagne ?

ÉDOUARD

Non. Restez donc ensemble.

(*Il sort au fond.*)

SCÈNE VI

ALBERT, FERNANDE

(*Édouard parti, Albert ne peut maîtriser son émotion. Sa sœur l'entoure de ses bras.*)

ALBERT

Je te demande pardon... Mais tu es le seul être devant qui j'ose pleurer.

FERNANDE

Pleure, mon chéri. Pleure.

ALBERT

Tu es la seule, ici, qui l'ait vraiment connue. Je ne peux parler d'elle à personne. Certains jours, quelque chose en moi refuse absolument de croire à sa mort. Je l'attends. Il ne me paraît pas tout à fait impossible qu'elle surgisse de la nuit, avec son écharpe humide et qu'elle aille s'asseoir au coin du feu. Tu ne comprenais pas, tout à l'heure, pourquoi je m'acharnais à retrouver son pauvre corps.

FERNANDE

Mais si, mon chéri.

ALBERT

Non. Tu pensais ce que j'ai toujours pensé moi-même : « C'est l'image des morts en nous qu'il faut chérir, ce n'est pas leur dépouille. » Eh bien, non. Je sais, maintenant, pourquoi je veux la voir morte. C'est pour en finir avec cette angoisse. Je la cherche comme une vivante qui m'aurait fui. Il y a des moments où je me révolte, où j'ai des griefs contre elle. Je voudrais me laisser tomber tranquillement dans le désespoir... pouvoir m'y étendre en paix... L'autre nuit, je me suis aperçu que je lui parlais. Je lui demandais ce qu'elle avait fait d'un manuscrit.

FERNANDE

Calme-toi.

ALBERT

Je sais, je sais, tu entends, que si j'étais mort à

sa place, elle se serait tuée depuis longtemps. Je ne comprends pas ce qui m'a retenu.

FERNANDE

Je ne te quitte pas, mon chéri. Comment vis-tu, depuis un mois ? Dis-moi... Raconte-moi.

ALBERT, *plus calme.*

Oh ! Je travaille. Tout le temps que je ne passe pas en barque, à fouiller la côte, je le passe à cette table, ou bien je dicte.

FERNANDE

Tu as raison. Tu as raison.

ALBERT

C'est une nécessité. Si je ne fixais pas mon esprit, je... Seulement, je ne crois plus à l'utilité de mon travail.

FERNANDE

Pourquoi ?

ALBERT

Tant qu'elle était là, j'avais l'impression que de toutes ces recherches éparses, il allait sortir une lumière, une réponse unique. Je me disais : « Un jour, j'aurai ma vérité à dire, une vérité simple, éblouissante. »... Et tout à coup, je me suis vu... Un pauvre homme rongé par de petites curiosités, abritant derrière des recherches incohérentes les contradictions de sa nature... Un cerveau en désordre, un impuissant de la pensée. En même

temps, j'ai compris une chose très belle, quoique décourageante : cette vérité dont je parlais, je l'avais tous les jours à mes côtés. Elle s'appelait Berthe. Il n'y en aura jamais d'autre pour moi. (*Il se tait. Le jour a diminué. Il frissonne.*) Je ne peux pas encore voir tomber la nuit dans cette pièce. Voici les brumes qui montent de l'ouest. (*A la fenêtre.*) Elle est sortie dans un moment pareil.

FERNANDE

Allons retrouver Édouard.

ALBERT

Comme tu voudras.

(*Ils sortent au fond.*)

SCÈNE VII

BÉATRICE, ANNA

(*Béatrice entre de droite et parle à la servante, par la porte entr'ouverte.*)

BÉATRICE

Ils sont sortis, Anna. Vous pouvez mettre la table.

(*Anna entre, dispose la table pliante qui est appuyée au mur, prend du linge, de la vaisselle dans le buffet et commence à mettre le couvert.*)

ANNA, *une femme de soixante-cinq ans, portant la coiffe de Quimper.*

Croiriez-vous qu'il n'a pas su me dire si sa sœur aimait le crabe ? Comment ferons-nous, si elle ne l'aime pas ? Avec ce boucher qui passe l'eau quand ça lui chante, cette marchande de légumes qui n'a que des patates... et ce marchand de poulets qui n'a jamais de poulets ! Comment ferons-nous, je vous le demande ?

BÉATRICE

Ne vous tourmentez pas. J'ai idée que Mme Felletin a des goûts aussi simples que son frère.

ANNA

Espérons.

BÉATRICE

Dites donc, Anna.

ANNA

Mademoiselle ?

BÉATRICE

Pourquoi la femme Quémer s'est-elle tue quand je suis entrée dans la cuisine, tout à l'heure ? Pourquoi paraissiez-vous en colère ?

ANNA, *réticente.*

La femme Quémer est une drôle de femme, Mademoiselle.

BÉATRICE

Elle vous demandait la charité, n'est-ce pas ?

ANNA

Non. Pas cette fois-ci.

BÉATRICE

Alors que venait-elle faire ?

ANNA

Ce qu'elle fait dans toutes les maisons. Élugir le monde avec ses histoires.

BÉATRICE

Quelles histoires ?

ANNA

Demandez aux vieux du village. Ils vous diront qu'elle peut vouer un homme à la mort en lui glissant des liards percés dans sa poche.

BÉATRICE, *souriant.*

Pauvre vieille !

ANNA

Pas si pauvre. Elle fait les sorts à tous les jeunes gens de l'île. Et son sort à elle, croyez-vous qu'elle ne le fait pas, en leur tirant des sous ? Elle vit dans une hutte de paille et d'argile, mais je voudrais bien posséder ce qu'elle cache sous son varech.

BÉATRICE, *l'observant.*

Pourquoi ne pouvez-vous pas me répéter ce qu'elle vous disait tout à l'heure ?

ANNA, *gênée.*

Mademoiselle... C'est bon pour les îliens, pour

des sauvages qui naissent et qui meurent entre la mer et leur fumier. Ça n'intéresserait pas une personne qui a de l'éducation.

BÉATRICE

Qu'en savez-vous ?

ANNA

Et puis, je suis une bonne chrétienne. Et à Quimper où j'ai vécu, notre curé, qui était un savant et un saint, nous disait toujours de ne pas prêter l'oreille à ces contes de bonnes femmes, qui offensent la religion.

BÉATRICE

Et moi, j'aime les contes de bonnes femmes. Dans mon enfance, chez mes cousines, on ne parlait que de sorciers et d'envoûtements.

ANNA, *hochant la tête.*

C'est péché de réveiller le chagrin d'une famille en deuil.

BÉATRICE

Péché ? Je ne comprends pas.

ANNA

Je veux bien vous satisfaire, Mademoiselle. Mais vous me promettez de ne rien répéter à Monsieur ?

BÉATRICE

Je vous le promets.

ANNA

Eh bien, elle raconte qu'elle était hier soir au goëmon, à fourrager dans les flaques, à l'entrée d'une grotte, quand elle vit une personne assise sur une pierre entourée d'eau. Elle se dit : « En voilà une qui a tort de s'attarder à la mer montante. » Elle lui cria de se dépêcher, mais la personne tourna la tête, fit un signe de la main, se laissa glisser en bas de la roche et disparut sous les varechs.

BÉATRICE

Comment, disparut ?

ANNA

C'est elle qui le dit. Parce qu'elle pense que ce n'était pas une personne vivante. Elle prétend même, — et voilà ce qu'il vaudrait mieux ne pas répéter, — qu'au moment où la femme s'est retournée, elle a vu son visage trempé d'eau, ses cheveux tout mouillés... (*Bas.*) et qu'elle a reconnu Mme Carolles.

BÉATRICE, *saisie.*

Oh, Anna !

ANNA

Il n'y a pas de quoi s'émouvoir, Mademoiselle. C'était quelque ramasseuse de goëmon. Comme si notre dame, qui doit être au ciel depuis un bon mois, avait choisi cette vieille traîne-la-patte pour lui donner de ses nouvelles.

BÉATRICE

Vous n'auriez pas dû la renvoyer. Je l'aurais questionnée.

ANNA

A quoi bon ? Il vaut mieux n'en pas trop apprendre sur l'autre vie.

BÉATRICE

Pourquoi ?

ANNA

Je ne sais pas si les morts peuvent se montrer aux vivants. Mais je sais que pas mal de ceux qui ont cru recevoir des messages de leurs défunts ont été les retrouver, au bout de quelques mois.

(*Elle sort à droite.*)

SCÈNE VIII

FERNANDE, BÉATRICE

FERNANDE, *entrant du fond.*

C'est vous que je cherche, Mademoiselle. Je voulais vous parler avant le retour de ces messieurs. Mon frère vient de nous montrer l'endroit de l'accident. (*Avec hésitation.*) J'avoue que je n'arrive pas à comprendre.

BÉATRICE

Oui. A mer basse et par ces temps calmes, on ne

comprend pas qu'une vague ait pu monter jusque-là.

FERNANDE

Mon frère m'a dit que vous aviez su gagner l'affection de sa femme.

BÉATRICE

Mme Carolles me traitait plutôt comme une parente que comme une salariée. J'ai été engagée à la prière d'une de ses cousines.

FERNANDE

Vous êtes d'origine irlandaise, je crois ?

BÉATRICE

Oui, Madame, du comté de Kerry. J'ai appris le français chez les religieuses de Cork. Mais dans ma famille... l'existence était devenue impossible... tout à fait impossible.

(*Un silence.*)

FERNANDE

A part mon frère, vous avez été le seul témoin des derniers jours de notre pauvre Berthe... Aviez-vous observé chez elle une préoccupation... quelque chose d'anormal ?

BÉATRICE

Non, Madame... Elle avait éprouvé une contrariété, la veille du malheur.

FERNANDE

Une contrariété ?

BÉATRICE

En recevant le télégramme où vous disiez ne pouvoir passer les vacances avec nous. Elle était si contente de vous recevoir ici !

FERNANDE, *après une hésitation.*

Ne trouvez pas étrange, Mademoiselle, que je vous parle aussi intimement. Je ne me trompe pas souvent sur les êtres. Entre mon frère et sa femme, aucun désaccord ne s'était élevé ?

BÉATRICE

Aucun, Madame.

FERNANDE

Il n'y avait pas eu de discussions ?

BÉATRICE

Non. Monsieur Carolles lui reprochait toujours sa lenteur... Le matin, il avait déjà fait une promenade, ou travaillé, qu'elle était encore au lit. Alors, il la taquinait, mais tendrement. Quelquefois, à l'heure des repas, elle retardait la pendule, pour nous prouver qu'elle n'était pas en retard. Anna se fâchait, naturellement. Monsieur Carolles avançait l'aiguille et tout finissait par des rires.

FERNANDE

Le soir du malheur, pourquoi n'étaient-ils pas ensemble ?

BÉATRICE

Elle aimait à s'exposer au brouillard, aux em-

bruns. Monsieur Carolles préférait dicter, ces soirs-là.

FERNANDE

Vous n'aviez pas remarqué chez elle... des périodes de tristesse, d'accablement ?

BÉATRICE

Non, Madame, je ne vois pas ce qui aurait pu l'attrister.

FERNANDE

Autrefois, elle était sujette à des tristesses sans cause.

BÉATRICE

Elle n'était pas toujours gaie. Mais je la sentais heureuse.

FERNANDE

Je vois que je fais fausse route... Je ne veux pas vous cacher ma pensée. En examinant l'endroit de l'accident, j'ai eu peine à croire à un accident... J'imaginais autre chose.

BÉATRICE

C'est tout à fait impossible, Madame.

FERNANDE

Donnez-moi un conseil, Mademoiselle.

BÉATRICE

Moi, un conseil ?

FERNANDE

Il croit toujours à la possibilité de retrouver le

corps. Il en attend comme un apaisement, une consolation. Et moi, je sais que, si la mer nous rend ce qu'elle nous a pris, ce sera pour lui une commotion affreuse. N'êtes-vous pas d'avis que nous devrions tenter de l'emmener loin d'ici ?

BÉATRICE

Il refusera.

FERNANDE

Imaginez que demain, dans huit jours, des hommes s'arrêtent à cette porte, rapportant sur une civière... Vous n'avez jamais vu de noyé ?

BÉATRICE

Si, une fois, en Irlande, après une tempête.

FERNANDE

J'en ai vu, moi aussi. (*Un silence.*) Il fait un peu froid, ici.

BÉATRICE

Je vais faire du feu... S'il pouvait seulement croire !

FERNANDE

A quoi ?

BÉATRICE

A une autre vie... à un bonheur de l'âme.

FERNANDE

Il n'a jamais cru.

BÉATRICE

Il cherche à croire.

FERNANDE

Depuis un mois ?

BÉATRICE

J'en suis certaine.

(*Le jour a diminué. Des voix arrivent du dehors.*)

FERNANDE, *bas.*

Les voici... Bien entendu, mon frère doit ignorer le soupçon qui m'a traversée.

BÉATRICE

Soyez sans crainte, Madame.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALBERT, ÉDOUARD

ALBERT, *entrant brusquement.*

Ah ! C'est toi, Fernande ? Que faites-vous là, toutes les deux, dans l'obscurité ?

FERNANDE

Nous causions.

ALBERT

Bien. Bien.

FERNANDE

Tu es tout tremblant...

ALBERT

De la rue... vos deux formes dans le crépuscule... vos deux voix... On aurait dit qu'elle était là.

BÉATRICE, *sortant à droite.*

Je vais chercher de la lumière.

RIDEAU

INTERMÈDE (1)

Derrière la maison.

Anna est assise à droite. Elle coud. La femme Quémer entre de gauche. C'est une vieille pauvresse en haillons. Ses cheveux blancs sont épars, suivant la coutume des îliennes. Elle est ivre et se parle en marchant.

LA FEMME QUÉMER

« Cochonne » qu'elle m'a dit, la Mère... Et si c'était vrai, pourtant, qu'elle serait le diable?... « Cochonne »... Heu... (*Apercevant Anna.*) Dites, Anna, donnez-moi quelque chose.

ANNA

Il n'y a pas de sous dans cette maison pour les ivrognes, mère Quémer.

LA FEMME QUÉMER

J'ai encore une chopine de trop. C'est vrai. Mais

(1) Les intermèdes, qui ne sont que des soudures destinées à assurer la continuité du spectacle en permettant de changer le décor, se jouent devant le rideau.

savez-vous pourquoi je bois ?... C'est pour plus entendre la voix des Puissants... La première fois que je les ai entendus, les Puissants, je suis allée trouver le Recteur, qui m'a dit : « C'est le diable, que vous entendez ! » Oui.. Mais la nuit d'après, la voix m'a dit : « C'est le Recteur qui est le diable ! » (*Elle rit.*) Quand je n'entends qu'une voix, ça va encore, mais quand ils sont deux à me commander, il n'y a plus moyen d'y tenir. Vous feriez comme moi, Anna, s'ils vous disputaient des jours et des nuits, comme ils me disputent ! Quand je fais cuire ma soupe, « mets du sel », que me crie le Père... J'en mets... « Mets du poivre », que crie la Mère... J'en mets. « Encore du sel »... « Encore du poivre » qu'ils crient. « Encore, encore »... Et à la fin, je ne peux plus manger ma soupe... Ils ne veulent pas que je me nourrisse, les Puissants !... Hier, c'est dans le fourneau qu'ils me parlaient. Ils m'ont fait des farces toute la matinée. La Mère m'a traitée de cochonne. Et quand j'ai voulu manger ma soupe : « Jette-la », qu'elle a dit... « Tu m'ennuies », que j'ai répondu. Mais je l'ai tout de même jetée. Les Puissants sont les Puissants... est-ce pas ? Allons, donnez-moi la pièce et venez dans ma cabane un de ces jours. S'ils me disent une bonne chose sur vous, je vous la dirai pour rien.

ANNA

J'aimerais mieux faire dix ans de purgatoire que de ramasser des poux dans votre tanière !

LA FEMME QUÉMER

Il y vient des personnes bien plus grandioses que vous. Il se vide plus de cœurs sous ma chaumine que de clames, au jusant, sur la grève !... Si votre maître était venu me trouver, peut-être que les Puissants lui auraient dit où sa pauvre défunte est gisante. Ils savent tout, les Puissants.

ANNA

Combien d'argent lui auriez-vous pris ?

LA FEMME QUÉMER

Hein ?

ANNA

Je vous connais, vieux faux-semblant.

LA FEMME QUÉMER, *s'agitant.*

Allons bon ! Voilà encore que je les entends ! Il me faudrait une chopine de plus, voilà ! Avec cinq ou six chopines de blanc, je ne les crains pas. Ils peuvent crier : me font pas plus d'effet que le bruit des vagues. (*Prêtant l'oreille.*) « Mets ta soupe sur le feu » que me commande le Père. C'est facile, de commander. Et la Mère qui m'a dit de la jeter ! Faut tout de même lui obéir, au Père. (*Elle sort, parlant devant elle*)... Et à la Mère aussi, bien sûr !

DEUXIÈME TABLEAU

La salle, quelques jours après. C'est le soir. Un feu de tourbe se consume dans la cheminée. Les volets sont ouverts. Temps calme au dehors.

SCÈNE UNIQUE

ALBERT, FERNANDE, ÉDOUARD, BÉATRICE

(*Fernande et son mari sont assis près de la cheminée. Elle brode. Il lit un journal. Albert est à sa table de travail. Il compulse un fichier et prend une note, de temps à autre. Béatrice, dans un fauteuil, de l'autre côté de la table, corrige un manuscrit dactylographié. La pièce est éclairée par deux lampes ; l'une sur la cheminée, l'autre sur la table. Toutes les vingt secondes, le rayon du phare balaie rapidement la pièce. Dix heures sonnent à l'horloge.*)

ALBERT

Dix heures. Vous terminerez demain, Béatrice.

BÉATRICE

J'aurai fini dans un quart d'heure, monsieur Carolles.

FERNANDE

Allez donc vous coucher, Mademoiselle. Je vous observais pendant le dîner. Vous me faisiez de la peine.

BÉATRICE, *instinctivement, touchant son visage.*

J'étais laide ?

FERNANDE

Vous tombiez de fatigue.

BÉATRICE

Ça se comprend. J'ai passé trois heures les jambes dans l'eau, à ramasser le goëmon avec les femmes de l'île.

ALBERT

Et six autres à éplucher mes manuscrits. (*A Fernande.*) Dès qu'elle me voit à cette table, elle s'installe dans ce fauteuil.

BÉATRICE, *vivement.*

C'est tout naturel.

ALBERT, *souriant.*

Si vous devenez une secrétaire par trop scrupuleuse, Béatrice, il faudra songer à vous renvoyer en Irlande.

BÉATRICE

Oh ! Monsieur, j'aimerais mieux retourner dans

ma famille que de ne pas gagner l'argent que je vous coûte !

FERNANDE

Mais il ne faut pas considérer le retour dans sa famille comme une calamité !

BÉATRICE

Oh ! vous savez, Madame, ça dépend de la famille.

FERNANDE

Que reprochez-vous à vos parents ?

BÉATRICE

Maman m'aime trop... et pas assez.

FERNANDE

Comment cela ?

BÉATRICE

Elle m'aime environ quinze jours par mois. Pendant ce temps-là, elle me bourre de sucreries, elle m'étouffe sous des châles, elle ne veut pas que je la quitte un instant... Si j'ai envie de courir les bois, ou de danser, ou d'aller voir une amie, elle pleure comme si j'annonçais mon départ pour l'Amérique.

ÉDOUARD, *amusé.*

Et les quinze autres jours ?

BÉATRICE, *triste.*

Les quinze autres jours... elle me soupçonne

d'intriguer pour lui faire supprimer la petite rente que lui sert ma grand'mère... Elle croit que je m'entends avec mon père pour la ruiner.

FERNANDE

Et votre père ne peut pas la rappeler à la raison ?

BÉATRICE

Il voit maman comme une enfant. Il considère ses lubies comme des enfantillages. Il s'en amuse ! D'ailleurs, il n'est pas lui-même si raisonnable. Il cherche à prouver que nous descendons des rois d'Irlande. Pour faire plaisir à maman qui trouve notre nom vulgaire, il en change quelquefois. Il se fait appeler tantôt Clomber-Clomber, tantôt Clomber of Clomberlane... Il sait très bien qu'il s'appelle Clomber.

(*Édouard rit.*)

ALBERT, *avec bonté.*

Ne craignez rien, je ne vous renverrai pas à Clomberlane. Finissez votre travail et allez vous reposer.

BÉATRICE, *reprenant le manuscrit.*

C'est vrai, j'ai sommeil ce soir.

(*Un silence. Le rayon du phare balaie la pièce.*)

ÉDOUARD, *abattant son journal.*

Voilà le phare qui a percé la brume. Vos Bretons sont de drôles de gens ! En les voyant édi-

fier ces tas de varech qui ont l'air de vaches noires en train de paître les cailloux et qui puent au soleil comme dix mille tonnes de poisson pourri, j'essayais de leur expliquer les procédés modernes d'extraction de la soude, tels qu'on les emploie en Amérique. Ils m'ont ri au nez !

ALBERT

J'avoue que, pour ma part, je regretterais de ne plus voir comme aujourd'hui toutes les femmes du pays ratissant la baie... Avez-vous remarqué ces grandes algues déracinées par les tempêtes ?... Berthe disait toujours qu'elles avaient l'air de bêtes épuisées qui se laissent prendre.

FERNANDE

Comme c'est joli !

ALBERT

Elle aimait aussi ces fins tapis de goëmon qu'on rencontre séchant sur l'herbe rase, transparents comme de la dentelle. Elle n'osait pas les fouler... Avec vos procédés modernes, vos usines...

(*Un silence. Les rayons du phare.*)

FERNANDE, *désignant Béatrice, dont les yeux se sont fermés.*

Voilà. Elle s'est endormie. Je savais bien qu'elle tombait de fatigue.

ALBERT, *à mi-voix, souriant.*

Béatrice !

FERNANDE

Allez vous coucher, Béatrice. (*La fillette ne répond pas. Fernande se lève.*) Je vais la conduire dans sa chambre. (*Lui touchant l'épaule.*) Venez, mon enfant. (*La fillette ne s'éveille pas.*) Profondément endormie ! (*Fernande lui secoue légèrement le bras.*) Allons, petite fille, réveillez-vous ! (*Elle demeure insensible, immobile.*)

ALBERT, *se levant.*

Mais qu'est-ce qu'elle a ?

ÉDOUARD, *de sa place.*

Ah ça, vous ne voyez donc pas qu'elle est évanouie ?

FERNANDE

Mon Dieu ! C'est peut-être une syncope. (*Elle lui prend la main.*)

ÉDOUARD

Faites-lui donc respirer des sels.

FERNANDE

Elle n'est pas évanouie. Elle dort.
(*Tous trois l'observent en silence. Elle respire à plusieurs reprises.*)

ALBERT

Ah... Elle se réveille. (*Il l'appelle.*) Béatrice ! (*La fillette tressaille. Ses traits reflètent une angoisse passagère.*) M'entendez-vous ? (*Elle esquisse un geste de terreur, puis son corps s'affaisse en ar-*

rière.) Où êtes-vous, mon enfant ? (*Silence.*) Elle n'entend plus.

FERNANDE

On dirait qu'elle s'enfonce dans le sommeil.

ALBERT

Il faut qu'elle reprenne connaissance. Je vais chercher... Quoi ? De l'alcool ? Du vinaigre ? (*Béatrice se penche en avant, comme pour mieux écouter une voix qui lui parlerait.*) Elle entend quelque chose ! (*Béatrice sourit et donne des signes d'approbation à la voix imaginaire qui semble sortir de terre.*)

BÉATRICE, *murmurant dans son sommeil.*

Oui, Madame... Certainement, Madame. Je ferai tout ce que vous me demanderez... J'irai où vous voudrez... Mais non, je n'ai pas peur... Pourquoi aurais-je peur de vous ?... (*Elle sourit.*) Je vous attendais...

(*Tous trois l'entourent avec une curiosité angoissée.*)

ALBERT

Avec qui parle-t-elle ?

BÉATRICE *se redresse, se renverse en arrière et, pendant quelques secondes, semble dormir paisiblement ; puis ses yeux s'ouvrent et elle commence à parler d'une voix qui n'est plus la sienne.*

Le timbre, l'intensité, les intonations en sont différents.

Vous n'avez rien à craindre pour Béatrice. Elle est partie... Elle est partie... Elle voyage au-dessus de la mer. Je prendrai soin de son corps. Je serais venue plus tôt, si j'avais pu. Mais j'ai eu un long voyage à faire. Je ne pouvais pas me décider à partir. Et, une fois en route, des obstacles ! Des obstacles ! Il me semble que j'ai flotté des jours et des jours dans un brouillard tiède, caressé par la lumière... Les autres connaissaient leur chemin. Moi, je me perdais... comme dans la vie, comme dans les rues des villes... Enfin, j'ai trouvé ma route jusqu'à cette petite fille. Êtes-vous contents de me voir ?

ALBERT, *épouvanté.*

Mais qui est-ce ? Qui êtes-vous ?

BÉATRICE

Je voulais vous dire de ne pas vous tourmenter à mon sujet. Je ne suis peut-être pas heureuse, dans le sens que vous donnez au mot... Mais je ne suis pas malheureuse, non plus. Bonheur, malheur, c'est tellement différent, pour nous, de ce que vous imaginez. Il s'agit, n'est-ce pas... de... (*Elle fait, des bras, un grand geste indiquant le flottement des corps dans l'espace.*) Ou de ne pas... (*Avec découragement.*) Vous savez que je n'ai jamais été bien précise, dans cette vie... Je suis restée la même,

dans l'autre. Pour vous faire comprendre, il faudrait fournir un effort... (*Avec lassitude.*) que je ne peux pas fournir. Dites-vous : Elle est heureuse !

ALBERT, *à voix basse, refoulant ses larmes.*

Berthe ! Berthe !

BÉATRICE

Qui est-ce qui pleure ? Oh, que c'est émouvant d'entendre pleurer un homme ! Il ne faut pas pleurer. Il ne faut pas me regretter... Il faut vivre... Ne cherchez plus mon corps... Mon corps n'a plus d'importance... et mon esprit vous est bien fidèle... Qui est-ce qui pleure encore ? Oh, je vous vois tous, à présent. N'ayez pas de mauvaises pensées. C'est une lame qui m'a prise. Elle m'a emportée au creux de ses bras... Je n'ai pas souffert... Il faut que je parte, à présent !

ALBERT, *avec passion.*

Non ! Pas encore !

BÉATRICE

Ils veulent que je m'en aille.

ALBERT

Qui ?

BÉATRICE, *renversée en arrière, les bras levés, comme attirée par une force ascendante.*

Ils sont plusieurs, autour de moi... comme des corps en fumée... oui, des espèces de fumées lumi-

neuses... (*Parlant d'un ton suppliant à des formes qu'elle voit.*) Un instant ! Rien qu'un petit instant, je vous en prie ! (*A Albert.*) Parle vite. Que voulais-tu me dire ?

ALBERT, *dans une grande angoisse, attendant comme un arrêt chaque réponse de Béatrice.*

Te souviens-tu du voyage que nous avons fait ensemble en Algérie, il y a deux ans ?

BÉATRICE

Oui.

ALBERT

Comment s'appelait la ville où nous avons passé le printemps ?

BÉATRICE, *avec sûreté.*

Laghouat.

ALBERT, *avec une émotion profonde.*

C'est vrai... Et où allions-nous ensemble, tous les soirs?

BÉATRICE

Sur la crête des rochers qui domine le steppe... dans le pavillon des fumeurs de kif.

ALBERT, *même jeu.*

Oui.

BÉATRICE

Un soir, tu m'as dit...

ALBERT

Quoi ?

BÉATRICE

Que tu ne tenais pas à vivre davantage... et que si un malheur m'arrivait, tu viendrais me rejoindre.

ALBERT

Mon Dieu, c'est vrai! Je m'en souviens, à présent.

BÉATRICE

Ne te tourmente pas. (*Avec tendresse et solennité.* Je te délie de cette promesse. Ne te reproche pas de me survivre. Ton heure n'est pas venue. Il faut que tu vives pour ceux qui t'aiment.

ALBERT

Pour Fernande?

BÉATRICE

Pour *tous* ceux qui t'aiment. (*Elle s'agite.*)

ALBERT

Berthe... (*Un silence.*) Berthe, où es-tu?

BERTHE

Ici, près de toi. Mais ils me pressent. Ils me tourmentent.

ALBERT

Non, non, pas encore!... Te rappelles-tu ce qui s'est passé, le jour où nous sommes allés au Djebel Milok?

BÉATRICE, *péniblement.*

Djeb el Milok... C'est en Hongrie?

ALBERT

Non. C'est une montagne de grès rouge, près de Laghouat.

BÉATRICE, *vague.*

C'est en Hongrie...

ALBERT

Nous y sommes allés en carriole, à travers le steppe.

BÉATRICE, *même jeu.*

Oui. Peut-être.

ALBERT

Qui avons-nous rencontré là ?

BÉATRICE

Je ne sais plus.

ALBERT, *dégrisé, envahi par l'incertitude.*

Il est impossible que tu l'aies oublié. Cette vieille femme en haillons bleus qui a pris ta main...

BÉATRICE

Ah ! oui. Elle voulait me voler mes bagues.

ALBERT

Mais non. Elle disait la bonne aventure. Et elle nous a prédit... Qu'est-ce qu'elle a prédit ?

BÉATRICE, *avec effort.*

Que je mourrais... noyée...

ALBERT

Non. Elle a parlé de mort, mais d'une tout autre façon. Voyons, souviens-toi !

BÉATRICE

Trop loin. Je ne peux pas.

ALBERT

Elle a dit que nous ne serions jamais séparés, même par la mort. Tu te souviens, maintenant ?

BÉATRICE

Non.

ALBERT, *douloureusement.*

Comment as-tu pu l'oublier !... Tout à l'heure, je te sentais si proche, si réelle !... Et maintenant, tu n'es plus toi-même. Pourquoi changes-tu ? Pourquoi cesses-tu de comprendre ?

BÉATRICE, *avec force.*

Il ne faut pas douter... jamais douter ! (*D'un ton plaintif.*) C'est très pénible, pour moi, très difficile, de rester... Ils ne me laissent pas de répit... Ils m'entraînent. (*Gémissant.*) . . Oh ! quelle fatigue ! (*Ses bras se contractent. Elle semble résister à un effort, à une poussée invisible. Cédant.*) Oui... je viens. Adieu.

ALBERT

Quand reviendras-tu ?... Reviendras-tu ?

(*Elle laisse retomber ses bras. Sa tête s'incline.*

Ses yeux se ferment. Une extrême lassitude alourdit son visage. Elle a plusieurs aspirations profondes, puis s'éveille et regarde autour d'elle.)

BÉATRICE, *de sa voix habituelle.*

J'ai dormi, n'est-ce pas? Ai-je dormi longtemps?

FERNANDE

Non, rien qu'un instant.

(*Albert s'est écarté pour dissimuler son émotion.*)

BÉATRICE, *inquiète.*

Qu'est-ce que j'ai dit?

FERNANDE

Des mots sans suite, comme ceux qu'on prononce en dormant... Nous n'avons pas bien compris...

(*Une demie sonne à l'horloge.*)

BÉATRICE

Dix heures et demie... Déjà? Mais alors?... J'ai dormi bien plus longtemps que vous ne me le dites. (*Elle se lève, allant à Albert.*) Monsieur Carolles? Pourquoi me cache-t-on la vérité? Pourquoi ne veut-on pas me répéter mes paroles?... (*S'apercevant de l'émotion qui paralyse encore Albert, saisie elle-même par l'angoisse.*) Qu'avez-vous?... Qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce qui est arrivé?

(*Les rayons du phare.*)

RIDEAU

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

Un calvaire sur la lande, par un paisible soir. Brouillard sur la mer. A l'une des pointes de l'île, la sirène d'un phare se fait entendre : deux sons voilés, à quelques secondes d'intervalle. Enfin, une troisième sirène, plus lointaine, gémit doucement. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du tableau. Deux faneuses de varech sont assises, au pied du calvaire. Elles sont en noir, cheveux noirs flottants. L'une s'appuie sur sa fourche ; l'autre fume sa pipe.

Un matelot de l'État et une jeune fille de l'île passent en causant.

LE MATELOT, *l'enlaçant.*

Ce soir, Marie-Hyacinthe. Viens ce soir.

LA JEUNE FILLE, *se dégageant.*

Ne me prends pas par la taille. On peut nous voir.

LE MATELOT

Dis que tu viendras ce soir.

LA JEUNE FILLE, *nerveuse.*

Où cela ? Je ne peux pas entrer chez toi. Et je ne veux pas non plus que tu rôdes, comme tout à l'heure, autour de chez nous.

LE MATELOT

Je t'attendrai dans la maison brûlée.

LA JEUNE FILLE

La maison de Claire Legall, au-dessus du marécage ?

LE MATELOT

Oui.

LA JEUNE FILLE

Impossible.

LE MATELOT

Pourquoi ? Est-ce qu'on l'a rasée, depuis ma dernière permission ?

LA JEUNE FILLE

Elle est toujours là. Mais je n'oserais même pas en approcher le soir.

LE MATELOT, *goguenard.*

Peureuse ! Tu ne serais pourtant pas la première, depuis dix ans, qui ait passé la nuit dans ses ruines !

LA JEUNE FILLE

Tu ne sais donc pas ce qu'on raconte ?

LE MATELOT

Non.

LA JEUNE FILLE, *bas.*

Claire Legall revient.

LE MATELOT, *riant.*

Et d'où ça qu'elle revient ? Du cimetière ? Si c'est vrai, on peut dire qu'elle revient de plus loin que moi, qui arrive de Tahiti ! Pauvre Claire Legall ! J'aimerais bien la revoir, pour la rareté du fait.

LA JEUNE FILLE

Ne plaisante pas là-dessus.

LE MATELOT

Toujours à rêver de fantômes, dans votre île !... Si tu avais, comme moi, deux ans de navigation, ces idées-là te passeraient joliment.

LA JEUNE FILLE

C'est pas des idées !

LE MATELOT

Écoute... Veux-tu me retrouver derrière le phare ?

LA JEUNE FILLE, *hésitant.*

Derrière le phare ?

LE MATELOT

Nous descendrons dans les rochers.

(*Ils passent. Les faneuses de varech sortent. La*

femme Quémer et le grand-père Louarn paraissent. Le grand-père est un pêcheur aux limites de l'âge. Il s'appuie sur deux cannes.)

LA FEMME QUÉMER

Ces femmes-là, vois-tu, grand-père Louarn, c'est pas des femmes. C'est des démons.

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Tu longes la côte... tu les vois sur la pente de la falaise, leurs jupes et leurs cheveux tiraillés par le vent... qui retournent le varech avec leurs fourches... Et puis, tout à coup, tu ne les vois plus !

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Si tu ne les vois plus, grand-père Louarn, c'est qu'elles ont ressauté dans les vagues. Comprends-tu ?

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Elles viennent sur l'île pour faire du mal. C'est des démons de la mer.

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Et je vas te dire comment je l'ai su... Je les ai

vues moi-même au sabbat de l'Océan. Tout là-bas, sur les grandes eaux. Je les ai bien reconnues.

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Veux-tu savoir comment qu'elles y vont ?

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Elles y vont dans leur brouette à goëmon !

LE GRAND-PÈRE

Oui.

LA FEMME QUÉMER

Avec leur fourche pour gouvernail.

(*Ils passent.*

Albert et Édouard entrent en causant.)

ÉDOUARD

La porte est verrouillée, mon cher, solidement verrouillée. Les millions de voyants, de prophétesses, d'évocateurs de morts qui, depuis l'enfance de l'humanité, la bercent de leurs délices, ne lui ont pas fourni une seule raison de croire que les verrous puissent un jour tomber.

ALBERT, *hochant la tête.*

Je suis moins persuadé que vous de l'opacité de la cloison qui sépare la vie de la mort. Comment ?

ÉDOUARD, *s'arrêtant.*

Je ne dis rien. Je me trouve odieux de vous disputer l'espérance.

ALBERT

Vous avez raison de me mettre en garde contre les pièges que le besoin d'être consolé tend aux malheureux de mon espèce. Mais dans le cas de Béatrice, vous n'avez pas tous les éléments d'appréciation dont je dispose.

(*Un silence. Albert s'assied.*)

ÉDOUARD

Où sommes-nous, ici ?

ALBERT

Sur la face nord de l'île.

ÉDOUARD

Tiens, je me serais cru au-dessus de la rade.

ALBERT

Nous devons lui tourner le dos.

(*Ils écoutent les sirènes.*)

ÉDOUARD

Alors, la sirène la plus proche n'est pas celle du port ?

ALBERT

C'est celle de la pointe du Fret. Quel brouillard sur la mer ! Toute l'île est ceinturée de brume. On dirait une écharpe de lait.

ÉDOUARD, *désignant vivement un point devant lui.*

Il m'a semblé voir un navire de guerre !

ALBERT

Cela m'étonnerait.

ÉDOUARD

Le blanc l'a tout de suite mangé.

(*Un silence.*)

ALBERT

Savez-vous pourquoi nous ne sommes pas d'accord ?... C'est que vous exigez des preuves matérielles, dans un domaine où la matière n'est pas en cause.

ÉDOUARD

Évidemment, je demande des preuves.

ALBERT

C'est-à-dire, une concordance parfaite entre le résultat des séances et des détails contrôlables de la vie terrestre de Berthe... Mais cette concordance-là ne peut pas exister.

ÉDOUARD

Pourquoi ?

ALBERT

Parce qu'il est absurde de supposer qu'une âme privée de substance conserve intactes des facultés comme la mémoire et l'attention, qui sont étroitement liées à un état de la substance.

ÉDOUARD

Alors, je me demande sur quoi vous pouvez bien baser votre conviction ?

ALBERT

Sur le sentiment d'une présence. Oui, sentir avec force et de manière permanente qu'à travers cette forme assoupie, un être se manifeste, identique à ce que je l'ai connu, nettement différent de ce corps emprunté... la personne de Berthe, enfin, reconnaissable et continue dans son désir de m'atteindre. Je l'ai éprouvé déjà, ce sentiment de la présence...

ÉDOUARD

Quand cela ?

ALBERT

Lors du premier sommeil de Béatrice, quand elle a parlé de ce voyage en Algérie.

ÉDOUARD

Elle pouvait déchiffrer vos pensées. Vous lui souffliez probablement, sans le vouloir, les mots et les souvenirs dont la précision vous émerveillait.

ALBERT, *hochant la tête.*

Je ne sais pas s'il est aussi facile que vous le dites de communiquer involontairement sa pensée à un être. D'ailleurs, en d'autres circonstances, des circonstances où cette lecture ne pouvait avoir lieu, la présence de ma femme s'est imposée à moi, avec une force, une précision encore plus grandes.

ÉDOUARD

Vous ne m'en avez rien dit.

ALBERT

Ah ! c'est qu'il me fallait remuer des tristesses trop intimes. Mais tant pis, je veux que vous me compreniez. Vous connaissiez Berthe. Vous savez l'héritage que ses années de maladie lui avaient laissé ?

ÉDOUARD

L'existence lui était peut-être plus lourde qu'aux autres femmes.

ALBERT

La réalité, la complexité du monde réel l'écrasait... Elle la fuyait dans la rêverie, dans l'inaction. Elle ne pouvait ni être à l'heure, ni écrire une lettre, ni trouver son chemin. Et souvent, pour cacher une faiblesse ou une faute contre la vie, elle inventait... elle déformait... Enfin, oui, elle mentait.

ÉDOUARD

Je sais.

ALBERT

Eh bien, un jour que Béatrice était endormie et que nous causions familièrement, évoquant des souvenirs du passé de Berthe, un mensonge s'est glissé dans ces souvenirs. Pas une erreur, un mensonge, adroit et inutile, qui avait exactement... le goût et l'odeur de ceux qu'elle faisait de son vi-

vant. Ah! si deux ou trois fois encore une preuve de ce genre me saute au visage, oui, je cesserai de peser les réponses de Béatrice comme celles d'un criminel à son juge. (*Édouard hoche la tête. Un silence.*)

ÉDOUARD

Vous ne trouvez pas que Béatrice a très mauvaise mine, depuis quelques jours ?

ALBERT

Je n'ai pas remarqué.

ÉDOUARD

A votre place, je la montrerais à un médecin.

ALBERT, *avec une irritation contenue.*

Le sens de l'au-delà est-il donc une maladie? Ses manifestations prennent parfois l'apparence de maladies connues, c'est vrai. L'extase mystique aussi ressemble à une crise nerveuse. Les saints ne sont pourtant pas que des malades.

ÉDOUARD

Ces expériences, ces sommeils que vous provoquez lui font peut-être beaucoup de mal. Vous ne tenez compte que de vos recherches... Mais il y a cependant... Béatrice, l'être humain, la personne vivante.

ALBERT

La personne de Béatrice ? Où est-elle ? Qui est Béatrice ? La petite fille qui nous est arrivée d'Ir-

lande, un beau soir, dans son imperméable éraillé? Ou la dormeuse pleine d'audace qui prête sa forme à la visitation des ombres? D'ailleurs, je ne l'endors plus, depuis une semaine.

ÉDOUARD

Pourquoi?

ALBERT

Quand s'est produit le mensonge dont je vous parlais, j'ai été bouleversé, enivré... Il me semblait que Berthe était devant moi, ressuscitée... J'étendais les bras, dans l'absurde espoir de la saisir, de la serrer un instant contre moi... Alors, il est arrivé quelque chose d'assez étrange. Béatrice s'est immédiatement réveillée, en disant : « Vous venez de la chasser. Elle ne reviendra plus. » Et, en effet, elle n'est pas revenue. J'ai endormi la petite à deux ou trois reprises, sans résultat.

ÉDOUARD

Comment expliquez-vous ce changement?

ALBERT

Je ne l'explique pas, je me contente d'en souffrir. (*Désignant vivement un point dans l'espace.*) Tenez! Regardez votre bâtiment de guerre. C'est une barque de pêche à l'ancre dans le chenal!

ÉDOUARD

C'est vrai.

ALBERT

Rentrons, voulez-vous ? Voici le brouillard qui monte de la mer... Dans un instant, il fera nuit blanche... Nous ne pourrions plus retrouver notre chemin.

ÉDOUARD

Allons.

RIDEAU

INTERMÈDE

(*Albert et Béatrice passent en causant.*)

BÉATRICE

Vous ne rentrez pas, monsieur Carolles?

ALBERT

Je désirais vous dire un mot, seul à seule.

BÉATRICE

Dites, monsieur Carolles.

ALBERT

Béatrice, quelle est la raison véritable... pour laquelle vous ne voulez plus que je vous endorme?

BÉATRICE

Je sais que ce serait inutile.

(*Un silence.*)

ALBERT

Pourquoi Berthe se dérobe-t-elle ainsi?

BÉATRICE

Nous avons dû l'offenser.

ALBERT

Vous et moi ?

BÉATRICE

Vous, en doutant de sa présence. Et moi...

ALBERT

Et vous ?

BÉATRICE, *bas.*

En restant auprès de vous. Elle trouve peut-être que j'aurais dû vous quitter après sa mort.

ALBERT, *surpris.*

Vous lui prêtez des sentiments dont elle était incapable.

BÉATRICE, *hochant la tête.*

Je l'avais toujours crue incapable de mentir. Et pourtant, c'est à un mensonge que vous l'avez reconnue. Elle mentait donc, de son vivant...

ALBERT, *l'observant.*

Je ne vous comprends pas, Béatrice. On dirait que vous amassez contre elle, je ne sais quels griefs.

BÉATRICE

Moi ?

ALBERT

En tous cas, vous ne souhaitez pas qu'elle revienne.

BÉATRICE, *s'arrêtant.*

J'ai peur de ce qui peut arriver, si elle revient un jour.

ALBERT

Et que peut-il arriver ?

BÉATRICE

Elle ne m'aime plus... Il est impossible qu'elle m'aime encore. Elle doit vouloir se venger de moi.

ALBERT

Encore une fois, comment pouvez-vous lui prêter des sentiments pareils ?

BÉATRICE

Les morts ne sont pas tous bons, vous savez.

ALBERT

Elle, qui ne vivait que par la tendresse !

BÉATRICE

Si les vivants changent à l'égard des morts, les morts changent à l'égard des vivants.

ALBERT

Mais Béatrice, personne, ici, n'a changé à l'égard de ma femme. Vous savez bien dans quelle angoisse je la pleure.

BÉATRICE, *avec une amertume inconsciente.*

Vous n'avez pas changé, c'est vrai.

ALBERT

Vous non plus, j'imagine ?

(*Un silence.*)

BÉATRICE

Mais non, bien entendu !

ALBERT

Alors ?

BÉATRICE

Soit. Endormez-moi quand vous voudrez.

ALBERT

Que tout ceci reste entre nous.

QUATRIÈME TABLEAU

La salle. Le jour décline. Le vent se plaint dans la cheminée, autour du toit.

SCÈNE I

ALBERT, BÉATRICE

(*Béatrice est endormie.*)

ALBERT, *debout devant elle, la questionnant passionnément.*

Explique-toi, ma chérie. Si tu n'avais rien à nous reprocher, ni à Béatrice, ni à moi, pourquoi nous as-tu privés de ta présence ?

BÉATRICE

Je me reprochais mes mensonges.

ALBERT, *incrédule.*

Quels mensonges ?

BÉATRICE, *mélodramatique.*

Le mensonge de ma mort. Le mensonge de ma vie.

ALBERT

Je ne comprends pas.

BÉATRICE

Tu ne sais pas tout de ma vie. Tu ne sais rien de ma mort.

ALBERT, *angoissé.*

Est-ce bien toi qui parles, Berthe ? N'est-ce pas un esprit mauvais qui a pris ta place pour m'épouvanter ?

BÉATRICE

Je suis Berthe, celle que tu as aimée sans la connaître. Le trente et un juillet, je me suis jetée volontairement du haut de la falaise.

ALBERT, *sursautant.*

Qu'est-ce que tu dis ?

SCÈNE II

LES MÊMES. FERNANDE *entre de gauche et écoute.*

ALBERT

Berthe ! C'est une épreuve ? Tu n'as pas voulu me quitter ? Tu ne t'es pas jetée à l'eau comme une désespérée ?

BÉATRICE, *d'un ton saccadé.*

Je l'ai fait... Si l'on n'a pas retrouvé mon corps, c'est que j'avais pris la précaution d'attacher un

quartier de roche à mes pieds. J'ai sauté de la pointe qui surplombe l'entrée des grottes. Le courant m'a tout de suite emportée. Je suis partie pour le large, debout, traînant ma pierre sur les fonds, traînant des algues à ma ceinture, comme des serpentins dans une fête.

ALBERT

Où es-tu, maintenant, ma bien-aimée ? Désigne l'endroit où ton corps repose.

BÉATRICE

Il est dans un gouffre... à des lieues en mer.

ALBERT

Pourquoi m'as-tu abandonné ?

BÉATRICE

Je ne pouvais plus supporter mon chagrin.

ALBERT

Quel chagrin ?

BÉATRICE

Mon chagrin.

ALBERT

N'étions-nous pas heureux ?

BÉATRICE

Tu m'aimais, je le sais.

ALBERT

Toi aussi, tu m'aimais.

BÉATRICE, *après un silence.*

Pardonne-moi le mal que je vais te faire.

ALBERT, *avec violence.*

Ah ! ce n'est pas toi qui parles ! Berthe ne s'est pas suicidée. Berthe m'aimait autant le jour de sa mort que celui de son mariage !

BÉATRICE, *oppressée.*

Ton amour t'aveuglait. Depuis des années, je n'avais plus pour toi que de l'affection.

ALBERT

C'est faux ! Je ne te crois pas.

BÉATRICE

C'est autrefois que je mentais ! (*Il la regarde, saisi. Un silence, puis elle continue.*) Quand j'ai compris qu'il se détachait de moi, que je serais des mois sans le revoir, j'ai préféré mourir.

ALBERT, *torturé.*

Mais de qui veux-tu parler ?

BÉATRICE

Tu le sauras assez tôt.

FERNANDE, *à Albert.*

Réveille-la, je t'en prie. C'est par trop pénible. Pense à ta pauvre Berthe !

BÉATRICE

C'est Berthe qui vous parle... La vraie, la méchante, celle que vous ne connaissez pas...

FERNANDE

Allons, Béatrice...

BÉATRICE

Si vous en doutez, demandez donc à votre frère ce que j'ai fait, la veille du jour où nous vous attendions.

ALBERT, *à Fernande.*

Elle a... Berthe a fait des rangements dans la maison... Oui... elle a préparé votre chambre.

BÉATRICE

J'ai enlevé les images de piété qui la garnissaient. Je les ai mises au grenier.

ALBERT

C'est vrai.

BÉATRICE

Ce Christ, vous comprenez, ces mises au tombeau, ça me gênait.

FERNANDE

Pourquoi ?

BÉATRICE, *sourire équivoque.*

J'étais encore croyante... malgré tout.

FERNANDE

Fais-la taire. C'est une véritable profanation !

ALBERT

Qui veux-tu que je fasse taire ? Laquelle ? Si

tu étais sûre de n'avoir en face de toi qu'une enfant qui délire, tu ne ferais pas attention à ce qu'elle dit. Mais tu es comme moi, tu doutes.

FERNANDE

Non.

ALBERT

Tu penses, comme moi, que Berthe est peut-être là, qui se joue de nous, dans un dessein que je ne comprends pas, qui nous verse goutte à goutte son infernale mixture de mensonge et de vérité... (*A Béatrice, la suppliant.*) Si c'est Berthe qui parle, qu'elle nous donne une preuve de sa présence. Une preuve !... Si c'est Béatrice, qu'elle se réveille! Si c'est un autre esprit, qu'il cesse de ruser avec nous. Qu'il s'en aille !

BÉATRICE, *plaintive.*

Encore douter ! Toujours douter ! Oh, cette méfiance des vivants, comme elle nous fait mal !... Des preuves ? Mais je vous en ai donné mille ! Si je n'en dis pas plus aujourd'hui, comprenez donc que c'est pour vous épargner. J'ai une telle pitié de vous deux !

SCÈNE III

LES MÊMES, ÉDOUARD *entre à gauche.*

(*Béatrice, qui n'a pas détourné les yeux, lui parle aussitôt.*)

BÉATRICE

Je sais que vous êtes là... Ils demandent des preuves et ils ne peuvent pas supporter la vérité... Alors, vous leur direz, peu à peu, ce que vous savez... Vous direz où j'étais, quand je prétendais rejoindre ma mère à Nancy... Vous nommerez le village de Vendée... Vous vous rappelez ? Le marais sous la digue et la mer toujours plate... Vous, on vous croira, parce que vous êtes vivant.

(*Béatrice gémit, joint les mains, les élève dans une attitude extatique et s'écroule sur le sol, inconsciente. Fernande s'empresse auprès d'elle et lui soulève la tête. Édouard l'observe un moment, puis hausse les épaules. Albert n'a pas perdu son beau-frère des yeux.*)

ÉDOUARD, *se détournant, sous l'insistance de ce regard.*

Mon pauvre ami, vous êtes dupe d'une simulatrice de première force.

ALBERT, *grave.*

Il est pourtant vrai que Berthe allait passer trois

jours par mois à Nancy, chez sa mère, et que vous avez fait un voyage en Vendée, l'été passé. De qui tiendrait-elle ce dernier détail ?

ÉDOUARD

Je n'en sais rien. Elle joue à merveille sa petite comédie.

ALBERT

Si elle simulait, elle simulerait avec cohérence, avec intelligence. Elle ne mêlerait pas aux faits précis, véridiques, des inventions, des insinuations... absurdes. (*Le regardant.*) Absurdes, n'est-ce pas ?

FERNANDE

Je crois qu'elle va se réveiller.

ÉDOUARD, *à Albert.*

Espérons que vous en ferez autant.

(*La respiration de Béatrice s'accélère. Elle ouvre les yeux et regarde autour d'elle, craintive et égarée. Elle reconnaît ceux qui l'entourent, se lève et s'approche d'Albert, comme cherchant instinctivement une protection contre Édouard.*)

BÉATRICE, *bas.*

Je ne veux plus jamais être endormie. Elle me tuerait, la prochaine fois... Je ne sais pas ce qu'elle vous a dit... mais je sais qu'elle n'a cessé de me tourmenter. (*S'étirant.*) Elle m'a tordu tous les nerfs... Elle m'a versé du plomb bouillant dans

les veines... Elle veut ma mort. (*A Édouard.*) Pourquoi souriez-vous ?

ÉDOUARD

Excusez-moi, Béatrice, vous êtes comme un prestidigitateur que je vois réussir un tour difficile : je ne comprends pas la technique de l'escamotage et je sais pourtant qu'il s'agit d'escamotage, non de facultés surnaturelles. (*Désignant Albert.*) Lui, croit que l'omelette est sortie du chapeau par l'opération de la baguette magique. Moi, vous ne me ferez pas prendre l'illusionniste pour une magicienne.

BÉATRICE, *à Albert.*

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

ALBERT

Ne vous offensez pas.

ÉDOUARD

Vous êtes une comédienne accomplie : voilà ce que je veux dire.

BÉATRICE, *indignée.*

Oh ! monsieur Felletin ! (*A Albert.*) Oh ! c'est trop injuste. Endurer ce que j'endure pour vous et être traitée de comédienne ! (*A Édouard.*) Je voudrais qu'elle vous tourmente seulement cinq minutes comme elle m'a tourmentée aujourd'hui. Et vous battriez celui qui viendrait vous dire que vous trichez. Oui, cinq minutes seulement, vous ne le supporteriez pas. (*Elle pleure.*)

FERNANDE

Calmez-vous.

BÉATRICE

Vous doutez de moi, vous aussi. Tout le monde, ici, doute de moi.

FERNANDE, *la regardant.*

Je suis persuadée que vous êtes incapable de nous tromper volontairement.

BÉATRICE, *à Albert.*

Et vous ?

ALBERT, *tourmenté.*

Moi aussi, mon enfant. Je sais que Berthe réussit parfois à me communiquer sa pensée, par votre intermédiaire. Mais je sais aussi la fragilité de ces messages. Je sais qu'ils sont exposés à des erreurs de transmission, qu'ils peuvent être altérés, envenimés par des influences mauvaises. C'est ce qui explique les invraisemblances, les incohérences de celui-ci.

BÉATRICE

Je vous avais prévenu qu'elle ne m'aimait plus et qu'elle voulait se venger de moi ! Eh bien, elle l'a fait. Elle a dû vous raconter des sottises pour m'enlever votre confiance. J'avais bien raison, de ne pas vouloir me laisser endormir ! Pendant que je me débattais avec elle, vous étiez là, pesant chaque mot qu'elle me soufflait, et vous pensiez : « Cette petite se moque de nous ! » C'est elle qui se moquait

de vous! (*Avec effroi.*) Qu'est-ce que je vais devenir, si elle s'est juré de me perdre? Il faut que je sois maudite, pour attirer sur moi tant de haine et tant de méchanceté! (*A Albert, dans un élan.*) Monsieur Carolles, j'aimerais mieux être morte que de vous entendre m'appeler tricheuse! (*Édouard rit.*) Pourquoi riez-vous? C'est la vérité. D'ailleurs, la mort n'est plus loin pour moi.

FERNANDE

Béatrice!

BÉATRICE

Je sais ce que je dis... C'est elle qui m'aura tuée... (*A Édouard.*) Mais pas elle seule, monsieur Felletin, non, pas elle seule!

(*Elle sort à droite. Tous trois se regardent avec gêne.*)

RIDEAU

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

La salle quelques jours après, au milieu de la nuit.

SCÈNE UNIQUE

ALBET, puis FERNANDE

(*Au lever du rideau, Albert est seul en scène, à genoux sur le tapis, lisant des lettres qui sortent pêle-mêle de plusieurs cartons. Une lampe est posée à côté de lui. Un léger bruit, à gauche. Il lève la tête, puis reprend sa lecture. La porte de gauche s'entr'ouvre.*)

ALBERT

Qu'est-ce que c'est ?

FERNANDE, *entrant.*

C'est moi.

ALBERT, *nerveux.*

Mais qu'y a-t-il ? Tu sais qu'il est deux heures du matin ?

FERNANDE

Je me suis réveillée, tout à l'heure, et j'ai vu de la lumière sous la porte. Je ne comprenais pas... Que fais-tu là ?

ALBERT

Tu le vois, je lis des lettres. (*Elle l'interroge du regard. Il reprend avec gêne.*) La caisse qui est arrivée ce matin contenait toutes les lettres de Berthe. Tu sais qu'elle les conservait, empaquetées, classées par années. Il y en avait trois cartons pleins dans l'armoire de sa chambre, à Paris. Je me les suis fait envoyer.

FERNANDE

A quoi bon remuer tout cela ?

ALBERT

Il peut y avoir là-dedans un indice, un témoignage sur son état d'esprit, ses préoccupations...

FERNANDE

Et tu as trouvé cet indice ?

ALBERT

Pas encore, mais chaque lettre de sa mère contient des consolations, des encouragements, qui peuvent donner à croire que Berthe se plaignait de

la vie, qu'elle était malheureuse et qu'elle me le cachait. (*Il lui montre une lettre.*)

FERNANDE, *après avoir lu.*

Tu sais qu'elle se plaignait souvent sans raison.

ALBERT

En parcourant les réponses de sa mère, on pressent une plaie secrète, un mal inguérissable dont elle a dû chercher le soulagement dans la mort.

FERNANDE

Ce sont les inventions de Béatrice qui t'ont mis cette idée-là en tête !

ALBERT

Oui, mais qui l'a soufflée à Béatrice, cette idée-là ?

FERNANDE, *saisie.*

Qui ?

ALBERT

C'est toi. Elle ne te paraissait donc pas aussi absurde qu'aujourd'hui.

FERNANDE, *après un silence.*

C'était une impression passagère. Je n'y ai jamais repensé depuis.

ALBERT

J'y ai repensé, moi.

FERNANDE

A quoi bon ? Puisque c'est une énigme sans réponse ?

ALBERT

Ce n'est d'ailleurs pas la seule qui me tourmente... Quand une femme est capable de cacher à son mari son attirance vers la mort... elle est capable de lui cacher bien d'autres choses.

FERNANDE

Comment oses-tu la suspecter, si tu crois qu'elle connaît encore tes pensées ?

ALBERT

Depuis qu'elle n'est plus là, son âme m'apparaît comme un monde inexploré, plein de gouffres, de détours et d'embûches.

FERNANDE

Je sais ce que tu penses et c'est un soupçon tellement bas, tellement absurde...

ALBERT

Non, tu ne sais pas ce que je pense. Si j'avais eu les soupçons que tu dis, j'aurais commencé par interroger Édouard. Et c'est le dernier homme qu'on puisse accuser d'une infamie pareille. Mais il y en a d'autres... pour qui ça n'aurait même pas été une infamie.

FERNANDE

Quels autres ? Je ne comprends pas.

ALBERT, *lui tendant un paquet de lettres.*

Tiens, j'ai mis ensemble des lettres d'inconnus...

Amis de jeunesse, relations d'hôtel ou de sanatorium, je ne sais pas. Des noms que je ne lui ai jamais entendu prononcer...

FERNANDE, *refusant de prendre les lettres.*

Je ne les lirai pas. Tu me connais, n'est-ce pas ? Une trahison, une dissimulation de ma part te semble impossible ? Eh bien, on viendrait, après ma mort, fouiller dans la masse des lettres que j'ai reçues depuis mon enfance, on en trouverait certainement qui sembleraient inquiétantes, à cause de leur brièveté, ou de l'éloignement des circonstances.

ALBERT

Oui, mais si, par impossible, il y en avait qui fussent véritablement inquiétantes...

FERNANDE

Eh bien ?

ALBERT

Elles ne seraient peut-être pas avec les autres ! (*Bas.*) Elle mentait. Toute femme qui ment est double et peut mener une vie double.

FERNANDE, *remuant ses souvenirs.*

Elle mentait pour esquiver une corvée ou pour masquer sa paresse. Mais une faute, comment te l'aurait-elle cachée ? Comment l'aurait-elle commise, avec ce grand amour qui remplissait ses jours ? (*Il hoche la tête.*) Veux-tu savoir ce qu'elle dissimulait ? C'étaient des inquiétudes sur toi, sur

ta santé, des scrupules à ton sujet. Elle se reprochait de t'irriter par sa paresse, d'alourdir ton existence par sa lenteur. Alors, elle prenait la résolution d'être exacte, de ne plus te faire attendre, de lire plus rapidement les livres que tu lui donnais... Et quand ses efforts avaient échoué, elle venait pleurer dans mes bras ! (*Il est surpris par une brusque crise de larmes. Il s'agenouille parmi les lettres éparses et les replace dans les cartons. Elle continue.*) Oui, range, range tout cela... Qu'elle garde ses petits secrets... Ne détruis pas ton passé. Ne trahis pas ce que la vie t'avait donné de plus précieux !

ALBERT, *pleurant.*

Dire que c'est toi qui la défends contre moi ! Ma Berthe ! Ah, tu viens de la faire revivre, toi aussi. Et dans sa vérité, cette fois... Oui, c'est bien ainsi qu'elle était. La meilleure, la plus douce, et secrète, seulement pour m'éviter un chagrin... Comment ai-je pu être assez vil, assez aveugle, pour... pour...

FERNANDE, *avec pitié, le regardant.*

Ce sont les cadeaux que les morts nous apportent, quand on leur permet de revivre... Il y a des gens qui ont perdu la raison, pour n'avoir pas su chasser leurs fantômes. Tâche de renvoyer le tien.

ALBERT, *bas, se relevant.*

C'est à moitié fait.

FERNANDE

Comment ?

ALBERT

Oui. Il m'est chaque jour plus difficile d'admettre qu'elle ait revécu en Béatrice.

FERNANDE, *désignant les lettres.*

Pourquoi donc agis-tu comme si tu l'admettais ?

ALBERT

Parce que je suis enfermé dans un dilemme absurde. Je me débats contre une ombre à laquelle j'ai cessé de croire.

FERNANDE

C'est que tu y crois encore. Tu endormiras de nouveau Béatrice. Elle parlera plus raisonnablement et tu seras, de nouveau, convaincu. (*Elle soupire.*) L'existence est devenue impossible ici, depuis que tu t'enfonces dans ce rêve d'outre-tombe. Édouard souffre.

ALBERT

De quoi ?

FERNANDE

De ta réserve. De ta méfiance.

ALBERT, *vivement.*

Il se trompe.

FERNANDE

Quelque chose, en toi, le soupçonne, malgré toi.

ALBERT

Non ! Non !

(*Un silence.*)

FERNANDE

J'ai pris une décision, ce matin. Il va être obligé de rentrer à Paris. Si tu tiens à ce que je passe l'hiver auprès de toi, il faut que tu te sépares de Béatrice.

ALBERT, *surpris.*

C'est une décision ?

FERNANDE

Oui. Je n'accepte pas de te disputer à elle. Je n'ai pas le pouvoir d'exorciser ses démons.

ALBERT

Je ne peux pourtant pas me séparer de Béatrice, avant d'avoir éclairci le mystère qu'elle représente pour moi.

FERNANDE

Eh bien, tu resteras seul avec elle... Mon pauvre Albert ! (*Elle lui touche la tête.*) Tu as près de quarante ans et tu n'as pas changé, depuis ta petite enfance. Je te vois encore sur la plage d'Houlgate, en train de soulever la carapace des crabes avec le fer d une pelle. Tu étais déjà en quête de mystères, comme tu dis ! Et quand je te reprochais ta cruauté, tu ne comprenais pas. Aujourd'hui, c'est moi que tu sacrifies à ta curiosité ! (*Bas.*) Tu lui as sacrifié des choses plus sacrées que l'affection d'une sœur.

ALBERT

Moi ?

FERNANDE

Je parle de ton amour, de ton deuil. Peu à peu, la curiosité les a remplacés.

ALBERT, *tressaillant.*

Fernande !

FERNANDE

Si, si. Tu as moins de chagrin, depuis que Béatrice fait parler ta morte.

ALBERT

C'est faux ! J'ai été consolé par l'illusion de sa présence. Mais quand cette illusion s'est dissipée, j'ai souffert autant que si je l'avais perdue une seconde fois.

FERNANDE

Ne sois pas ta dupe, toi qui ne veux pas être dupe! L'aventure, la recherche t'ont consolé. Tu as semé tes regrets à la poursuite d'une vérité que tu n'atteindras jamais...

ALBERT

J'ai cru, un moment, que j'allais réussir à crever les cloisons de brouillard et d'incertitude entre lesquelles se débat l'humanité... La délivrer de ses terreurs. Oui. Et j'ai cru que Berthe m'aidait, me dirigeait... Ce n'était pas l'oublier... Ce n'était pas la trahir !

FERNANDE

Ce que j'appelle la trahir... (*Elle s'arrête.*)

ALBERT

C'est ?

FERNANDE, *désignant les cartons.*

C'est de chercher là-dedans la confirmation des mensonges de Béatrice... (*Bas.*) Avec l'espoir de l'y trouver.

ALBERT, *bouleversé.*

Qu'est-ce que tu dis ?

FERNANDE

De l'y trouver !... car tu croirais tenir, alors, une preuve de la survivance...

ALBERT, *même jeu.*

Je n'ai jamais...

FERNANDE

Sois donc sincère ! Tu aimerais mieux savoir Berthe coupable, mais présente dans le corps de cette fille et bavardant avec toi sur ses fautes, que pure et séparée de nous par la mort.

ALBERT

Tais-toi ! Tais-toi !

FERNANDE

Il y a des rêves qui pourrissent tout !

(*Elle sort à gauche. Resté seul, Albert s'agenouille*

devant les cartons comme au début du tableau. Il en ouvre un, prend un paquet de lettres, les palpe, les caresse et murmure : « *Pardon, ma bien-aimée ! Pardon !* » *Mais une lettre s'échappe du paquet. Il la ramasse pour la replacer avec les autres. L'enveloppe, la suscription attirent son attention. Il hésite, un moment, puis ouvre la lettre et commence à lire.*)

ALBERT, *lisant.*

« Chère madame Carolles, je vous remercie bien vivement du livre que vous m'avez prêté hier... Il y a une phrase, à la page 52... »

RIDEAU

INTERMÈDE

Tempête. Le vent fait claquer les vêtements. Les corps sont penchés en avant. Les paroles s'envolent comme des cris. La mer tonne sur les falaises.

(*Albert et Édouard passent, harcelés par les rafales.*)

ÉDOUARD

Croyez-moi. Brûlez toutes ces lettres !

ALBERT, *qui n'a pas entendu.*

Brûler quoi ?

ÉDOUARD

Ces lettres. Ou jetez-les à la mer !... Vous vous perdez dans une jungle.

ALBERT, *même jeu.*

Comment ?

ÉDOUARD, *à l'oreille d'Albert.*

Je dis que le passé... est une jungle... où vous vous perdez !

ALBERT, *même jeu.*

Je dis, moi, que je me tuerai... si je ne découvre pas la vérité.

ÉDOUARD

Celle que vous cherchez... est inconnaissable... Et celle qui crève les yeux... vous ne la voyez pas.

ALBERT, *qui comprend mal.*

Du sable ? Dans les yeux ? Je n'y vois pas non plus...

ÉDOUARD

Non ! Je parle de la vérité.

ALBERT

Hein ?

ÉDOUARD

Vous ne voyez pas la vérité.

ALBERT

Mais quelle vérité ?

ÉDOUARD

Béatrice est amoureuse de vous.

ALBERT

De qui ?

ÉDOUARD

De vous !

ALBERT

Ah !... Vous croyez ?

ÉDOUARD

C'est l'évidence même... Ça explique bien des choses... Réfléchissez.

(*Un tourbillon les sépare. Ils luttent contre la fureur de l'air, puis se rejoignent.*)

ÉDOUARD

Rentrons.

ALBERT

Coupons tout droit... par la pointe.

ÉDOUARD

Pas possible.

ALBERT

Pourquoi ?

ÉDOUARD

Regardez. La mer saute par-dessus.

ALBERT

Prenez le chemin... Je passerai tout de même.

ÉDOUARD, *le retenant.*

C'est dangereux.

ALBERT

M'est égal !

(*La femme Quémer a surgi devant eux, les cheveux et ses haillons épars.*)

LA FEMME QUÉMER

C'est-y chez moi... que vous allez ?

ÉDOUARD

D'où sort-elle ? Qu'est-ce qu'elle veut ?

LA FEMME QUÉMER

J'arrive... du sabbat de la mer.

ÉDOUARD, *riant.*

Ha, ha, ha !

LA FEMME QUÉMER

Venez chez moi... Et je vous dirai... qui j'ai vu... au sabbat de la mer...

ÉDOUARD, *riant, à Albert.*

Intéressant, qu'en pensez-vous ?

LA FEMME QUÉMER

Quand la tempête vous rabat chez la sorcière, faut suivre la tempête. Les Puissants, ils sont dans le vent, un jour pareil. Ils gueulent plus fort que la mer ! Et pas des mensonges, non. Rien que du vrai.

ÉDOUARD, *ironique, à Albert.*

Celle-là aussi possède la vérité ! Questionnez-la ! Pourquoi pas ?

ALBERT, *à la femme Quémer.*

Laissez-nous !

(*Elle sort, en chantant à tue-tête.*)

ÉDOUARD

Ne restons pas ici. Rentrons ensemble.

(*Ils se mettent en marche.*)

ALBERT

Vous aviez raison, tout à l'heure.

ÉDOUARD

Comment ?

ALBERT

Pour les lettres... Vous aviez raison.

ÉDOUARD

Ah ! vous les brûlerez ?

ALBERT

Je ne pourrais pas... Je vous les confierai... quand vous partirez.

(*Ils passent.*)

LA HUTTE DE LA FEMME QUÉMER

Vent et pluie. Béatrice est blottie sur le sol, cassée en deux devant le feu. La femme Quémer est accroupie à ses côtés.

LA FEMME QUÉMER

Vous réchauffez-vous ?

BÉATRICE

Un peu.

LA FEMME QUÉMER

Vous êtes blanche comme un os de seiche. Est-ce qu'on sort, au milieu d'un pareil grabuge ?

BÉATRICE

Je voulais vous parler. Il faut absolument que vous m'aidiez, mère Quémer. Je n'en peux plus... Est-ce vrai que vous avez vu Mme Carolles ?

LA FEMME QUÉMER

Ouai... Un mois après sa mort, sur une roche, à la basse mer.

BÉATRICE

Était-ce bien elle ?

LA FEMME QUÉMER

Pas moyen de s'y tromper.

BÉATRICE

Et que faisait-elle ?

LA FEMME QUÉMER

Elle pleurait. C'est naturel, pour une qui est sans sépulture.

BÉATRICE

Elle ne vous a pas parlé ?

LA FEMME QUÉMER

Non. Elle a plongé sans mot dire.

BÉATRICE

Elle ne paraissait pas en colère ?

LA FEMME QUÉMER

Ma foi, non.

BÉATRICE

Et depuis, vous ne l'avez pas revue ?

LA FEMME QUÉMER

Plus jamais.

BÉATRICE

Eh bien, moi, je ne peux plus me délivrer d'elle.

LA FEMME QUÉMER

Vous la voyez ?

BÉATRICE

Non. Elle est en moi. Elle prend une place en moi-même. Vous comprenez ?

LA FEMME QUÉMER

Oui. A la longue, les morts se sentent chez eux, chez nous. Les Puissants, si je ne les raisonnais pas, ils finiraient par me chasser de mon corps.

BÉATRICE

Au début, quand je me promenais au bord de la mer, elle s'envolait de l'écume avec les mouettes... Elle se glissait en moi, tout doucement. Elle se faisait petite, pour ne pas m'effrayer. Elle attendait mon sommeil, pour parler et pour vivre... Maintenant, elle vient aussi, quand je ne dors pas. Elle est toujours furieuse... Et elle me torture ! J'ai l'âme et le corps dévorés par les rats, mère Quémer !... J'ai beau me débattre... Elle fait de moi ce qu'elle veut... Elle me pousse où elle veut... Je ne pèse pas plus lourd devant elle qu'un moineau dans la tempête...

LA FEMME QUÉMER

Je connais ça, ma pauvre fille. Les Puissants, des

fois, ils m'ont conduite dans des mauvais pas, d'où que j'ai eu bien de la peine à réchapper !

BÉATRICE

Vos Puissants est-ce qu'ils vous trompent? Est-ce qu'ils vous mentent?

LA FEMME QUÉMER

Ah! pour ça, non. Ils disent toujours la vérité. C'est sur la nourriture, qu'ils me chicanent.

BÉATRICE

Elle m'affole avec des mensonges et des inventions abominables. Elle dit des choses si honteuses, que je ne les comprends même pas. Un soir, vous verrez, elle m'étouffera dans mon lit! Elle est plus forte que moi!... Dites, mère Quémer, que faut-il faire, pour m'en débarrasser?

LA FEMME QUÉMER

Elle vous en veut.

BÉATRICE

Vous le croyez, vous aussi?

LA FEMME QUÉMER

Y a aucun doute... Alors, y a pas grand'chose à tenter.

BÉATRICE

Ah?

LA FEMME QUÉMER

Y a le charme de douceur, qui réussit quelque-

fois. Mais faudrait pas qu'elle vous en veuille.

BÉATRICE

Vous ne pouvez pas savoir... où est son corps ?

LA FEMME QUÉMER

J'ai regardé plus d'une fois dans ma petite glace à visions.

BÉATRICE

Et vous n'avez rien vu ?

LA FEMME QUÉMER

Si. Mais quéque chose que je ne m'attendais pas à voir. Je demandais aux Puissants de me montrer la femme à qui pense monsieur Carolles... et c'est votre figure qu'est venue dans le miroir. (*Béatrice réfléchit, saisie.*) Voulez-vous que j'essaie tout de même le charme de douceur ?

BÉATRICE, *qui s'est levée.*

Inutile, mère Quémer. Je sais ce qui m'attend. (*Rafale. Bruit de la mer. Elle frissonne.*) C'est là-dedans qu'elle arrive.

SIXIÈME TABLEAU

La salle, au printemps. Une tranquille et brumeuse soirée d'avril. On entend les sirènes des phares, comme au III^e^ tableau.

SCÈNE I

ALBERT, BÉATRICE

Béatrice repose sur une chaise longue, devant le feu. Albert est assis à sa table. Il vient de déposer son livre.

ALBERT

Êtes-vous sortie aujourd'hui, Béatrice ?

BÉATRICE

Oui, monsieur Carolles, je me sentais plus forte.

ALBERT

Vous n'avez pas eu froid ?

BÉATRICE

Non. Il faisait tiède malgré la brume.

ALBERT

Vous avez vu l'éclaircie ?

BÉATRICE

Oui. Il y a eu des reflets sur la mer, pour la première fois depuis des semaines... Le ciel était couleur de nacre... Et j'ai vu deux oiseaux perchés sur deux mottes de tourbe, au milieu du marécage, et qui chantaient, le cou tendu l'un vers l'autre.

ALBERT

Le printemps n'est pas loin.

BÉATRICE

Avez-vous remarqué l'hortensia, devant la maison ? Il rebleuit.

ALBERT

C'est vrai. Depuis une semaine.

BÉATRICE, *riant.*

Le chat se promenait sur la route. Il avait les pattes vertes.

ALBERT, *souriant.*

Il a joué sur le baril que j'ai fait repeindre... Vous ne vous sentez pas trop fatiguée ?

BÉATRICE

Non, monsieur Carolles... Je voulais même vous dire que demain, j'aurais envie de me remettre au travail.

ALBERT

Pas encore, Béatrice. Reposez-vous jusqu'à l'été.

BÉATRICE

Pourquoi ? Je m'ennuie, à ne rien faire, surtout depuis le départ de M. et Mme Felletin. Je voudrais copier, traduire... Je me ronge, vous comprenez. Vous pouvez très bien recommencer à dicter.

ALBERT

Quand vous serez tout à fait guérie, je vous le promets.

BÉATRICE

Guérie... Mais monsieur Carolles... êtes-vous sûr que j'aie été malade ?

ALBERT

Je suis même sûr d'avoir cultivé... aggravé votre mal. Je me le reproche assez souvent.

BÉATRICE

Si vous croyez que je ne suis qu'une malade, vous ne croyez plus que votre femme ait revécu en moi... Et alors, comment pouvez-vous me plaindre et me consoler ? Vous devez m'en vouloir de votre déception.

ALBERT

Je sais que vous n'avez jamais cherché à nous tromper.

(*Elle s'enfonce dans une rêverie profonde, en regardant le feu.*)

BÉATRICE

Il est pourtant vrai que les morts revivent. Il y

a pourtant des fantômes. (*Silence.*) J'en ai vu un, autrefois, en Irlande, quand j'avais dix ans. Celui d'un homme qui avait péri dans une tourbière. Il revenait au printemps, dans un vallon inondé. Il sortait en plein jour d'un trou d'eau et il errait sous les talus, comme pour se réchauffer aux reflets jaunes des ajoncs. Bien souvent, il n'y a pas d'autre soleil dans nos champs. Mais il doit suffire au fantôme d'un noyé.

ALBERT, *tisonnant.*

C'est une chimère qui peut vous tuer...

BÉATRICE

Je n'ai pas très envie de faire de vieux os.

ALBERT, *continuant.*

Une chimère que je comprends, puisque je l'ai partagée. J'ai respiré des semaines sur le bord de la même espérance. J'ai dû faire appel à toutes les forces de ma raison, pour ne pas m'y engloutir...

BÉATRICE

Et moi, j'aimerais m'y engloutir ! Si ce que j'entends depuis des mois n'est que l'écho de ma propre imagination, si la présence que j'ai sentie autour de moi n'est qu'une illusion de mes sens, si tout ce que j'ai dit est aussi vain que les paroles qu'on prononce en dormant, si j'ai été la dupe d'une simple hallucination, je ne surmonterai pas un ridicule et une honte pareils !

ALBERT

S'il est honteux ou ridicule d'être dupe, alors, ma vie entière n'est qu'une succession de hontes et de ridicules !

BÉATRICE, *s'exaltant progressivement.*

Je ne peux pas renoncer à ma croyance. Vous aurez beau me démontrer que je me trompe, je dirai comme vous, parce que votre intelligence m'en impose... Mais à peine seule, je croirai de nouveau. Je croirai toujours que les âmes qui nous ont aimés ou détestés n'ont pas le pouvoir de nous abandonner, quand elles quittent leur corps ! Je croirai toujours qu'elles sont là, autour de nous, volant comme des oiseaux sans forme ni cri, dans la poussière d'or du couchant, ou dans la buée nocturne, penchées sur nous, aussi pleines de tendresse ou de haine, d'inquiétude ou de folie que de leur vivant ! Je crois et je croirai qu'elles circulent au fond des bois de chênes, se reposent au bord des étangs et voyagent avec le brouillard. Je sais qu'elles peuvent m'atteindre et me punir. Elles sont présentes dans l'air que je respire. Sans elles, le monde est un désert où je ne peux plus vivre. S'il n'y avait pas, suspendues au-dessus de nos têtes, cette douceur et cette menace, quel charme, quel mystère aurait donc pour vous la terre ?

ALBERT

Le monde ne perdra pas son mystère, parce que vous aurez cessé de croire aux fantômes.

BÉATRICE

Et à quoi voulez-vous que je croie ? Si ce n'est pas elle qui me parlait, qui était-ce ? D'où tiendrais-je ce qu'elle a dit ?

ALBERT *se lève, arpente la salle avec agitation, puis, incapable de se maîtriser.*

Vous ne comprenez donc pas que si elle était revenue, j'aurais perdu la raison ? Quel homme, dites-moi, quel homme supporterait d'entendre l'être qu'il a le plus aimé salir obscurément son passé ? S'accuser de fautes invérifiables ? Où aurais-je trouvé la force de vivre avec un doute pareil ? Heureusement qu'elle n'a plus ni conscience, ni mémoire ! Heureusement qu'elle ne voit pas ce qui se passe chez elle !

BÉATRICE, *se dressant, tremblante.*

Que voulez-vous dire ?

ALBERT

Mais pensez donc ! Une morte ! Une pauvre morte ! Sa place vide et le soupçon dans mon cœur ! Des questions, des recherches, des pensées offensantes, quand il ne fallait que pleurer ! Oh, je me déteste encore ! Et je vous ai détestée, vous aussi !

BÉATRICE, *bouleversée.*

Moi ? Vous croyez que c'est moi qui l'ai fait parler ? Moi, qui l'ai calomniée ?

ALBERT

Qui voulez-vous que ce soit ?

BÉATRICE, *criant.*

Ce n'était pas moi ! Les mots me traversaient comme une étoffe ! Ils ne venaient pas de moi !

ALBERT

Si ! Vous l'avez fait revivre... et puis chassée... et puis rappelée. Vous l'avez créée de toutes pièces.

BÉATRICE

Je n'ai pas menti. Je n'ai pas inventé un seul mot !

ALBERT, *s'apaisant.*

Elle a surgi des profondeurs de votre âme à votre insu, pour mon tourment et pour le vôtre.

BÉATRICE

Alors, je n'étais qu'une folle? Si je n'étais qu'une folle, il fallait me faire soigner dans un asile, au lieu de vous amuser de ma folie.

ALBERT

Je ne croyais pas à votre folie, Béatrice. Je n'y crois pas encore.

BÉATRICE

Mais comment l'aurais-je fait revivre, sans le savoir ? Comment aurais-je surpris ses pensées ?

ALBERT

Pas les siennes. Les vôtres, les miennes, celles

de tout le monde. Quand cet étrange sommeil tombe sur vous, les êtres vous deviennent transparents. Vous épelez leurs paroles avant qu'elles ne sortent.

BÉATRICE

Et pourquoi l'aurais-je fait revivre ?

ALBERT

D'abord pour me consoler... oui, me sauver du désespoir... Mais bientôt, vous n'avez pu supporter le bonheur que sa présence me donnait... C'est par jalousie que vous l'avez supprimée.

BÉATRICE, *stupéfaite.*

Par jalousie !

ALBERT

Et quand vous lui avez permis de reparaître... c'était pour l'accuser. Vous prétendiez qu'elle ne vous aimait plus : vous aviez peur de sa vengeance... et c'est vous qui vous êtes vengée d'elle. Vous cherchiez à me rendre sa mémoire suspecte. Vous la chargiez de fautes... comme une rivale.

BÉATRICE, *indignée, avec violence.*

Vous dites que j'ai fait cela, moi ?

ALBERT

Je dis que cela s'est fait en vous.

BÉATRICE

J'ai trahi ma bienfaitrice ? J'ai calomnié une

morte ? Et vous m'avez gardée près de vous, après un crime pareil ?

ALBERT, *calme.*

Oui, parce qu'on peut être à la fois coupable et innocent de ses crimes. C'est du jour où je l'ai compris que j'ai cessé de vous en vouloir.

BÉATRICE, *avec sauvagerie.*

Eh bien, moi, je ne veux pas de votre indulgence ! Prouvez-moi que je suis ce que vous dites, un monstre, et vous ne me reverrez plus, je vous le jure ! J'irai la retrouver. Avec elle !... Au fond de l'eau ! Voilà ce que je mérite !

(*Elle sanglote.*)

ALBERT

Je ne crois pas aux monstres. Là où il cesse de se connaître, le plus pur d'entre nous devient un monstre... Mais un monstre mené par l'amour, par une telle fureur d'exister, par une telle soif de bonheur, qu'il crée des mondes pour résister à la mort, qu'il nargue les morts eux-mêmes ou les appelle à la rescousse pour assurer sa joie. Oui, l'amour, en nous, se sert de toutes les armes. Il peut ressusciter les cadavres par magie et les renvoyer au tombeau chargés de fautes.

BÉATRICE, *secouant la tête avec désespoir.*

Je ne sais plus rien ! Je ne comprends plus rien ! Me voilà devant vous comme j'étais devant elle...

sotte, sourde et épouvantée... Vous cherchez à m'éclairer... et vous ne faites que rendre l'obscurité plus épaisse. (*Elle s'agenouille devant lui.*) Monsieur Carolles, laissez-moi m'accuser des fautes que je connais... Je suis une fille bien méchante, c'est vrai... J'ai été coupable envers Mme Carolles, c'est vrai, mais pas comme vous le croyez. Ça a commencé de son vivant. A peine installée chez vous, j'étais déjà toute mangée, tout engourdie par des sentiments défendus. Je n'ai pas eu le temps de lutter. La première fois que je me suis assise près de vous, pour écrire, c'est comme un nuage qui est tombé sur moi... Il faisait si bon, si lumineux... J'aurais voulu que ce moment-là ne prît jamais fin. (*Elle le regarde.*) Je ne savais pas que l'amour pouvait n'être qu'une torpeur bienheureuse, une sorte d'été perpétuel... l'indifférence à presque tout. Au début, je ne me sentais même pas coupable. Ce qui est terrible, c'est que la mort de Mme Carolles n'a rien changé en moi ! Je suis mauvaise ! mauvaise ! Elle est partie et j'ai continué à vivre dans mes rêves, ensorcelée, à côté de vous ! Comment ne pas croire qu'elle m'a punie ?

ALBERT, *avec émotion, lui prenant les mains.*

Si elle vous entendait, elle vous pardonnerait. Elle dirait : « Pauvre petite ! Il ne faut pas qu'elle se tourmente. » (*Elle pleure. Un silence. On entend les sirènes ; puis un murmure de voix hu-*

maines, comme des cris étouffés par la brume.)

Vous entendez ?

BÉATRICE, *écoutant.*

Oui.

ALBERT

Il se passe quelque chose, du côté de la grève.

(*Il va à la porte, dont il ouvre le panneau supérieur. L'obscurité est complète. Il écoute. Le murmure augmente.*)

On dirait qu'il y a toute une foule, au bord de la mer.

BÉATRICE, *qui s'est assise sur la chaise longue.*

Vous ne voyez rien ?

ALBERT

Non. La brume est si épaisse... (*On distingue des formes sur la route.*) C'est vous, Anna ?

SCENE II

LES MÊMES, ANNA

ANNA, *à la porte.*

Oui, monsieur Carolles.

ALBERT

Savez-vous ce qui se passe, là-bas ?

ANNA

J'allais voir, monsieur Carolles. J'ai entendu crier tout à l'heure. Y a du monde qui est descendu. On dit comme ça que la mer a rejeté quelque chose. Peut-être bien que le bon Dieu va nous rendre ce qu'il nous a pris, mon pauvre Monsieur.

(*Elle disparaît.*)

(*Béatrice s'est levée brusquement et se tient adossée à la cheminée. Albert et elle se regardent, figés par une même pensée. Après un silence d'attente et d'angoisse, pendant lequel on a entendu les sirènes, Albert fait un mouvement vers la porte.*)

ALBERT

Je crois... que je vais y aller.

BÉATRICE

Non, monsieur Carolles. Restez.

ALBERT

Pourquoi ne pas...

BÉATRICE, *se dirigeant vers la porte.*

C'est moi qui vais y aller.

ALBERT

Vous tenez à peine debout.

BÉATRICE, *devant la porte.*

Il ne faut pas, monsieur Carolles! A aucun prix!

Je vous demande de ne pas quitter la maison.

ALBERT

Ecoutez ! (*On entend des cris, puis de nouveau des pas dans la rue, descendant précipitamment vers la mer. Anna entre du dehors.*) Eh bien ?

ANNA

Je viens de croiser le pilote. Paraît que c'est un naufrage... Un brick d'Espagne qui a donné sur les Plattes.

BÉATRICE

Avec un pareil brouillard, ce n'est pas étonnant.

ANNA, *traversant.*

La cargaison est à l'eau, mais l'équipage est sauvé.

(*Elle sort à droite.*)

BÉATRICE

Voudriez-vous fermer la porte, monsieur Carolles ? J'ai un peu froid.

ALBERT, *fermant la porte.*

Il vaut mieux qu'elle ne soit pas revenue...

(*On entend les sirènes.*)

BÉATRICE

Pourquoi ?... Des mois durant, vous l'avez cher-

chée, tout autour de l'île... Et maintenant, vous dites...

ALBERT

Je ne suis plus le même qu'autrefois, Béatrice.

BÉATRICE

Plus le même ?

ALBERT

Non. Je ne reconnais plus mes pensées ni mes sentiments. Jusqu'à mon visage, qui me semble différent... Moi aussi, je suis le jouet d'une puissance magique... Une puissance terrestre et que je connais bien. (*Lui prenant les mains*). Mon enfant, ma petite fille, vous ne comprenez donc pas ?

BÉATRICE, *se détournant.*

Quoi?

ALBERT

Je ne peux pas m'expliquer... Mais je voudrais que vous me deviniez.

BÉATRICE

J'essaierai.

ALBERT

Je me débats entre une soif profonde de sincérité, de bonheur, de vie nouvelle et des défenses, des contraintes qu'il m'est impossible d'outrepasser... J'ai rêvé de vous, la nuit dernière. Il venait de pleuvoir et je vous voyais de ma fenêtre, marcher sur une large route inondée qui réfléchissait un ciel bleu, mobile, plein de nuées en lam-

beaux. Vous vous hâtiez vers moi, sur le miroir de l'eau. Vous aviez l'air de trotter dans le ciel.

(*Elle a fermé les yeux, envahie par une torpeur heureuse. Il continue :*)

Une autre fois, j'ai rêvé que j'étais assis sur un banc et que je maniais de la musique... des thèmes, des mélodies que mes doigts divisaient, renouaient, accéléraient à mon gré. Mais cette musique était aussi une femme, le fantôme d'une femme, dont je touchais les cheveux, dont j'effleurais la joue, avec la tristesse de penser : « Jamais elle ne m'appartiendra autrement. Elle restera toujours immatérielle, flottante, bougeant devant moi comme une espèce de brouillard sonore. » La femme, c'était vous.

BÉATRICE

Levez-vous. Riez. Prouvez-moi que cet instant est réel.

ALBERT, *souriant.*

Il vaudrait mieux qu'il ne le fût pas...

BÉATRICE

Il ne l'est peut-être pas.

ALBERT

Que voulez-vous dire ? Qu'avez-vous ?

BÉATRICE

Je ne sais... C'est quelque chose de trop fort... de trop immense... Comme si tous les courants du

bras de mer me traversaient et m'emportaient... C'est peut-être... ce qu'on appelle le bonheur !

ALBERT, *âprement.*

Oui, et toujours, le bonheur est trop fort pour nous ! Et toujours, nous sommes faibles devant lui ! Quelle misère !

BÉATRICE

Non. C'est mieux ainsi... Parce qu'alors, je peux m'y abandonner... J'éprouve une grande douceur à le faire... Mais, si certaines paroles étaient prononcées, si le voile se déchirait... je sens que je ne le supporterais pas.

ALBERT

Quel voile ? Où êtes-vous ? Où cherchez-vous à fuir ? Ah ! je ne sais pas si la peur de la vérité n'est pas un mal mortel ! Les mots que vous n'osez pas entendre nous sauveraient tous les deux.

BÉATRICE, *avec effroi.*

Non ! Non ! Ne parlez pas !

ALBERT

Je souffre à la fin. Je souffre trop de me taire ! (*Avec douceur.*) Je dirai que j'aime ma petite Béatrice. (*Elle se détourne avec angoisse.*) Qu'y a-t-il ?

BÉATRICE

Vous ne sentez donc pas que tout est étrange... pas naturel, autour de nous ?

ALBERT

Non, tout est simple, tout est vrai. Vous qui avez pris tant de chimères pour des vérités, n'accueillez pas la vérité comme une chimère, quand elle vous apporte un peu de joie.

(*Elle recule, comme attirée vers le fond par quelqu'un.*)

Qui est-ce qui s'approche ainsi de côté ? Qui est-ce qui vous tire par la manche ?

BÉATRICE, *à voix basse, craignant d'être entendue.*

Vous le savez bien.

ALBERT, *allant à elle.*

Oh ! comment faire pour dissoudre cette ombre ? Elle n'existe qu'en vous, Béatrice. C'est une image, un fantôme, qu'il faut chasser pour toujours. Il faut vivre, entendez-vous ! La seule vie qui vous soit donnée ! La seule vie qui soit !

BÉATRICE

Chut ! Chut ! Plus bas ! Elle est ici. Elle regarde. Elle entend.

ALBERT, *avec douceur et mélancolie.*

Non, Béatrice. Nous sommes seuls et nous nous aimons d'un amour défendu. Elle ne sait pas que nous la trahissons. Elle ne voit pas notre bonheur.

Béatrice, à qui ces derniers mots semblent avoir

asséné un choc d'une insoutenable violence, se débat contre une étreinte invisible.)

Mais qu'est-ce qu'il y a, ma petite fille ?

BÉATRICE, *étouffant.*

Je... Je ne peux pas... respirer.

ALBERT, *la soutenant.*

C'est la peur, ma chérie... Ce n'est rien que la peur...

BÉATRICE

Non... Ça me serre... ça m'étouffe...

ALBERT, *appelant.*

Anna ?

ANNA, *paraissant.*

Monsieur Carolles ?

ALBERT

Mademoiselle vient d'être prise d'étouffements... Aidez-moi. Je ne sais que faire.

ANNA

Si c'est des étouffements, il faut d'abord l'allonger tout à plat. Et puis, faut lui donner de l'air en grand... Si c'est des étouffements.

(*Albert étend Béatrice près de la porte. Il est à genoux devant elle.*)

ALBERT *à Anna, avec impatience.*

Eh bien, ouvrez la porte. Qu'est-ce que vous attendez ? A quoi pensez-vous ?

ANNA, *obéissant.*

Elle a peut-être moins besoin d'air que d'un bon exorcisme. Voilà ce que je pense.

ALBERT

Quoi ?

ANNA

Y en a plus d'un, dans cette île, à commencer par M. le Recteur, pour croire que le diable n'est pas étranger à ce qui se passe dans votre maison monsieur Carolles.

ALBERT, *irrité.*

Allez donc chercher de l'eau. (*Anna sort à droite. A Béatrice, lui soulevant la tête.*) C'est fini, Béatrice. Voilà l'air de la mer qui entre. Essayez de respirer.

ANNA *revient, apportant un bol et un flacon.*

Tâchez de lui faire avaler une gorgée d'eau. Moi, je vais lui baigner les tempes avec du vinaigre.

(*Albert s'efforce de faire boire Béatrice, pendant qu'Anna lui humecte le front.*)

ALBERT

Elle ne peut pas boire.

ANNA, *touchant les mains de Béatrice.*

Mais, monsieur Carolles... Ses mains sont déjà toutes froides. (*Tâtant la place du cœur.*) Et son cœur...

ALBERT

Anna, ce n'est pas possible? Elle ne va pas... Appelez quelqu'un... Allez chercher du secours!

ANNA *se lève, court à la porte et fait des signes au dehors.*

Hé, là-bas, venez vite!

ALBERT, *penché sur le visage de Béatrice.*

Mon amour... Tu me vois?... Tu m'entends, n'est-ce pas?

(*Béatrice fait un effort pour parler. Elle sourit vaguement. Ses yeux se ferment. La femme Quémer paraît à la porte.*)

ANNA

Entrez, mère Quémer. Vous pourrez peut-être nous aider, vous! (*La femme Quémer entre.*) Monsieur croit que c'est des étouffements qui la tiennent. Moi, j'ai idée qu'y a aut' chose!

LA FEMME QUÉMER, *regardant Béatrice et hochant la tête.*

C'est pas des étouffements, monsieur Carolles... C'est votre défunte femme qui l'étrangle.

ALBERT

Taisez-vous donc!

LA FEMME QUÉMER

Elle savait bien comment ça finirait, la pauvre

mignonne... Elle était venue me le dire dans ma cabane. J'ai essayé le charme de douceur. J'ai brûlé les herbes marines... J'ai prononcé les paroles... Mais le charme n'a pas agi.

(*Béatrice a un râle.*)

ALBERT

Tentez quelque chose ! On ne peut pas la...

LA FEMME QUÉMER

Y a rien à faire, quand les morts nous en veulent.

(*Béatrice meurt.*)

ALBERT, *penché sur elle, en sanglots.*

Béatrice !

(*Il regarde autour de lui. Il rencontre les yeux de la femme Quémer qui le fixe intensément. Se détournant, il semble chercher une présence autour de lui, et, à une invisible oreille qui écouterait, il murmure :*)

Berthe ?

RIDEAU

L'INNOCENTE

Pièce en un acte

Représentée pour la première fois, par le Cercle des Escholiers, sur la scène du théâtre Antoine, le 9 mai 1928.
(Mise en scène de Camille Corney.)

A Marie Kalff.

PERSONNAGES

LA TOCA (l'Innocente).	Mme	Marie Kalff.
GENEVIÈVE (sa sœur, 13 ans)		Raymone.
LA FEMME.		Bianchini.
L'HÔTESSE.		Cécile Barré.
L'HOMME	MM.	Camille Corney.
LE VIEUX		Barthet.
PREMIER GARS (le grand Balmaz). . .		Jacquelin.
DEUXIÈME GARS		Girardin.

La scène se passe dans un village de la Tarentaise, vers 1900.

L'INNOCENTE

Un coin du village de Villarlurin. A droite, entouré d'un muret de pierres moussues et fleuries, se trouve le petit jardin de l'auberge. Il est encombré de fleurs : passe-roses, digitales, géraniums, au milieu desquelles tiennent à grand'peine une table et trois escabeaux. L'auberge est invisible. Derrière le jardin, des silhouettes de toits à auvent et la masse sombre des forêts dont les crêtes se dessinent sur le ciel. A gauche, une souche servant de banc. C'est l'été. La belle journée s'achève.

Au lever du rideau, la scène est vide. Sept heures sonnent à l'église. Dans le silence qui suit, on entend distinctement le grondement du torrent, au fond des gorges. Le Vieux entre du fond gauche, courbé en deux sous une charge de foin. Il dépose sa charge au pied du mur et appelle.

LE VIEUX

Madame Panouse !

L'HOTESSE, *invisible.*

Voilà !

(*Elle paraît à droite. C'est une vieille femme débonnaire. Elle est vêtue de noir et porte la « frontière », la coiffure de la Tarentaise.*)

LE VIEUX

Je boirais bien une demi-barrique d'Apremont dans votre jardinet, madame Panouse.

L'HÔTESSE

Une demi-barrique ?

LE VIEUX

C'est ce qu'il serait bon de boire. C'est ce qu'il faudrait boire pour combattre la chaleur et réparer les forces. Mais vous ne m'en servirez qu'un verre.

L'HÔTESSE

Vous que j'ai toujours connu si rangé, je ne comprends même pas qu'il vous vienne des soifs pareilles sur vos vieux jours.

LE VIEUX, *hochant la tête.*

Je le vois bien, que vous ne comprenez pas. (*Il entre dans le jardinet et s'y assied lourdement. Elle disparaît dans l'auberge et revient aussitôt, portant un verre de vin blanc*). Trois cents mètres de pente, madame Panouse ! Trois cents mètres entre les champs et la maison ! Et six arpents à engranger avant la fin de la lune ! La femme per-

cluse à ne pas quitter son lit. Le médecin prétend que c'est le torrent qui lui vaut ça. Mais quoi, je ne peux pas prendre la bicoque sur mon dos pour la sortir de son creux ! Et le fils embauché à l'usine, au fond des gorges. Vous croyez qu'il remonterait me donner un coup de main, à ses moments de loisir ? Ouah !... Il file à Moutiers boire sa paye avec les garçons. Aujourd'hui, tenez, il y a foire à la Léchère. Vous pouvez être sûre qu'il est sur les chevaux de bois et dans les tirs. Tout seul, madame Panouse, je suis tout seul à faire le travail d'au moins trois mulets !

(*Il boit.*)

L'HÔTESSE

La vie est trop pénible pour les uns... pas assez pour les autres. Voilà !

LE VIEUX

Ah ! vous pouvez le dire. Tout à l'heure, au bas des champs, j'avais posé ma charge un instant, sous la croix de bois. J'avais le dos renfoncé, à croire qu'il ne se redresserait jamais. Et voilà deux promeneurs qui s'amènent. Homme et femme, tout en blanc ; des pas mariés, bien sûr, ils étaient trop polis ensemble. Ils me donnent le bonjour en me parlant de la belle journée qu'y faisait... de la belle montagne, des fleurs, du torrent. La petite dame pleurait presque en regardant les neiges... Moi aussi, je pleurais presque en leur rendant leur bonjour. Au tournant du chemin, j'ai vu l'homme

qui baisait l'épaule de la femme à même la laine de son manteau.

L'HÔTESSE

Il en faut, des amoureux, sur la terre.

LE VIEUX

Bien sûr. Mais les vieux porte-misère, c'est moins sûr qu'il en faut.

L'HÔTESSE

Il en faut aussi. (*Le Vieux boit. Un silence. On entend au loin des rires et des cris d'enfants. L'Hôtesse se penche au-dessus du muret et regarde vers la gauche.*) Ces enfants ! Les voilà encore après notre Innocente.

LE VIEUX, *soupirant.*

Elle n'a pas que du bon temps non plus, la Toca.

L'HÔTESSE

Comme si chacun ne devrait pas respecter un être privé de raison !

LE VIEUX

Les bêtes sont privées de raison, elles aussi: on en profite.

L'HÔTESSE

On les traite mieux que la Toca, ma parole ! On n'est pas tout le temps après elles avec des pierres. On les soigne, on les nourrit. Si le maire ne la laissait pas coucher dans une soupente, à côté de son

étable, elle dormirait dans les bois avec sa petite sœur... Et pour ce qui est de la soupe... (*Les cris augmentent.*) Qu'est-ce qu'ils ont pu inventer, aujourd'hui ?... Vous savez, il n'y a pas que les enfants qui la tourmentent... Je connais des personnes d'âge qui ne peuvent pas la voir sans mâchonner des injures.

LE VIEUX

Y en a qui disent qu'elle porte malheur. Y en a d'autres qui croient qu'elle porte chance.

L'HÔTESSE, *haussant les épaules.*

Chance ? Pas plus qu'une chèvre ou un mouton. Pas moins non plus. Quant au malheur... elle le porte, oui, comme vous, votre charge de foin. (*Geneviève paraît à droite. C'est une enfant haillonneuse, noiraude et intelligente, d'une extrême vivacité.*) Cours vite, ma Geneviève ! Les gamins sont encore en train de jouer quelque mauvais tour à ta sœur. Tu ne devrais pas la laisser seule.

GENEVIÈVE

C'est elle qui se sauve tout le temps, madame Panouse. Je ne peux pourtant pas la mettre au piquet !... J'y vas. Ils ne me font pas peur, à moi, les gamins !

(*Elle sort en courant à gauche.*)

L'HÔTESSE

L'autre jour, il y a un des gars qui travaillent à l'usine, le grand Balmaz, on l'appelle...

LE VIEUX

Je le connais. Il ne vaut pas mieux que le mien.

L'HÔTESSE

Il a rencontré l'Innocente en remontant au village et il lui a fait croire que la cascade au fond du val, c'était de la farine que le bon Dieu laissait choir du ciel pour nourrir les paysans.

LE VIEUX, *riant.*

De la farine ? Ah ! ah !

L'HÔTESSE

Et voilà cette pauvrette qui se met en route pour recueillir la farine ! Si Geneviève ne l'avait pas rattrapée, elle serait allée se refroidir sous l'eau glacée. Elle croit tout ce qu'on lui raconte. Une fois, elle a attaché un fil à la patte d'un ramier, parce qu'on lui avait dit que le ramier la conduirait au paradis.

LE VIEUX

Peut-être bien qu'elle y entrera, au paradis, sans ramier pour la conduire et plus facilement que vous ou moi, madame Panouse.

L'HÔTESSE

Peut-être bien !

LE VIEUX

On dit que, bons ou mauvais, les innocents vont droit au ciel.

(*Geneviève reparaît à gauche, conduisant sa sœur.*

(La Toca est une jeune fille aux yeux mobiles, aux manières effarouchées. Elle est pieds nus, vêtue d'une robe noire déchirée. Elle tient pieusement à la main son chapeau de paille boueux et cabossé.)

GENEVIÈVE, *se retournant et parlant avec volubilité aux gamins invisibles dont les cris et les rires s'éteignent.*

Oui, et si vous ne la laissez pas en paix, moi, je lui dirai de mettre le feu dans les granges de vos parents ! Elle fera comme je lui commanderai. Ça ne connaît ni le bien, ni le mal, une toca ! Vos parents pourront se plaindre au juge : personne n'ira en prison pour ce feu-là ! Tas de marcassins ! Si nous avions un papa, vous n'oseriez pas lui jeter son capet dans la boue ! (*Huées décroissantes des enfants qui se dispersent. A la Toca, qui serre son chapeau contre elle en pleurant.*) Pleure pas, va. Je te l'arrangerai, moi, ton capet. Viens chez nous.

(*Pendant la réplique de Geneviève, le Vieux a chargé son fardeau. Il disparaît sous le foin. Il se met en marche vers le fond droite. La Toca cesse immédiatement de penser à son chapeau. Un sourire de surprise et d'amusement détend son visage. Elle désigne du doigt, en riant, le fardeau ambulant.*)

LA TOCA, *à Geneviève.*

Guette... Guette... Le foin qui marche !

LE VIEUX, *riant sous sa charge.*

Ouai... il descend plus vite qu'il ne monte.

LA TOCA

Le foin qui parle !

LE VIEUX

En bon français ou en patois, c'est à volonté.

(*Il sort derrière le petit mur, à droite. La Toca court après lui et arrache une poignée de foin qu'elle examine avec curiosité.*)

LA TOCA

Dit plus rien... (*Elle laisse tomber le foin, déçue.*) Bouge plus... Geneviève...

GENEVIÈVE

Hein ?

LA TOCA, *vivement, d'un ton de confidence.*

Les fleurs, y parlent aussi à la Toca... Et une fois... la poule noire, elle a parlé.

GENEVIÈVE

Viens-t'en, ma grande. Viens chez nous.

L'HÔTESSE, *qui a suivi la scène, de son jardinet.*

Les fleurs te parlent, tu dis, ma mignonne ?

LA TOCA, *levant la tête.*

Des fois.

L'HÔTESSE

Eh bien, quand tu voudras entendre ce que les

miennes ont à te raconter, tu n'as qu'à venir dans mon jardin. Les garnements n'oseront pas te relancer jusque-là. Tu as compris ?

LA TOCA

Toca bien compris.

L'HÔTESSE

Et tu viendras ?

LA TOCA

Toca venir.

L'HÔTESSE, *à Geneviève.*

Amène-la quand tu voudras, Geneviève.

GENEVIÈVE

Merci, madame Panouse.

(*Elles sortent à droite. L'Hôtesse rentre dans l'auberge. La scène reste vide. On entend le torrent. La demie de sept heures sonne à l'église. L'Homme et la Femme entrent de gauche, en discutant âprement. Ce sont des montagnards aisés. La Femme, qui est noueuse, nerveuse, brûlée de passion, porte la coiffe du pays. L'Homme, qu'on sent miné par la volonté de sa femme, atteint par sa névrose comme par un mal de la chair, est un grand corps de quarante ans que surmonte un visage pâle, servile et ennuyé. Ils prennent place sur la souche, à gauche.*)

LA FEMME

Je ne peux plus, non, je ne peux plus voir l'enfant Dieudonné !

L'HOMME

Faudra que tu t'habitues. C'est pas des jours, c'est pas des mois, c'est des années que tu l'auras sous les yeux... Et grandir, tu le verras. Ouai ! pousser comme un chancre, gonfler comme un pou blond qui se nourrit du sang des hommes. Ça, tu verras !

LA FEMME

J'aime mieux partir sur les routes, ramasser le crottin de mule et le vendre pour nourrir mes enfants ! (*L'Homme hausse les épaules.*) Si t'étais un autre homme, jamais ton père n'aurait osé faire son héritier d'une vermine d'hospice, d'un trouvé de malheur !

L'HOMME

Cette idée-là ne lui serait pas venue, si t'étais une autre femme. Depuis toute petite, chaque mot que tu dis, chaque mouvement que tu fais le contrarie. Je me rappelle. T'avais pas six ans, tu jetais des pierres sur une chèvre au piquet... et le père qui disait : « Faudrait l'y mettre, au piquet, et lui jeter des pierres sur la tête. » Y a trente ans de ça et son cœur n'a pas changé. C'est pour te faire enrager qu'il a été recueillir un assisté, qu'il a déshérité nos enfants au profit d'un Dieudonné ! (*Il soupire.*) Le vieux glaçon, qu'on l'appelle depuis la mort de la

mère... C'est mal dit. Il n'y a de si vieux glaçon qui ne fonde avec le temps. La vieille roche, il faudrait dire. Ouai... Un caillou non taillé qui fait encore des étincelles sous les clous des souliers.

LA FEMME

Le jour qu'il a ramené l'enfant Dieudonné, t'aurais dû lui dire : « Père, si vous ne rapportez pas ça où vous l'avez pris, c'est la guerre entre nous.»

L'HOMME

J'y aurais fait plaisir.

LA FEMME

Parce ce qu'il ne te craint pas.

L'HOMME

Il ne te craint pas non plus.

LA FEMME

Attends seulement trois jours !

L'HOMME, *sceptique.*

Le père te craindra ?

LA FEMME

Cette nuit, je ne dormais pas. J'entendais la vache qui ruminait à côté, dans l'étable. Moi aussi, je ruminais, mais pas de l'herbe tendre, non. De l'ortie et des chardons, de l'absinthe et de la paille piquante ! Je revoyais comme tout est allé, depuis un mois. Le vieux qu'est descendu à Moutiers, cet enfant qu'il est allé quérir à l'hospice et qu'on lui

a remis comme un pain ou comme un jambon, — pas même ! car un pain, un jambon, on regarde au poids et à la tendresse. Mais c't'enfant-là, c'est au hasard que le vieux l'a pris. Au hasard ! Il était entré à l'hospice par la porte du tour ; il en est ressorti la main dans celle d'un richard ! Cette graine de mendiant, ce mal porté qu'aurait jamais dû avoir de nom, le voilà enregistré, adopté chez le notaire, baptisé, testament fait, le gros lot dans sa poche !... Et nous autres, déshérités, nos petits tondus jusqu'au sang ! Deux filles et un garçon qui grandiront dans l'indigence, pendant que ce rongeur s'engraissera sur leur terre ! Peut-être bien qu'il les prendra pour domestiques !... ou qu'il leur permettra de ramasser le bois de charité dans sa forêt ! (*Un silence. On entend le torrent. Elle continue, avec un accent de haine sauvage, baissant le ton.*) Dieudonné, qu'on l'appelle. Si c'est Dieu qui l'a donné, c'est peut-être bien le diable qui le reprendra !

L'HOMME

Le diab' n'est pas à tes ordres.

LA FEMME, *bas.*

Crois-tu qu'il se ferait beaucoup prier pour allonger un coup de griffe à un gamin de sept ans ?

L'HOMME, *grommelant.*

Y a des choses... quand on ne les fait pas, vaut mieux s'en taire... et quand on les fait, y faut s'en taire aussi.

LA FEMME

Lâche ! Tu voudrais que la chose soit faite et n'en avoir rien su ! Eh bien, non, elle ne se fera pas sans que tu aies dit ton mot, pour ou contre !

L'HOMME

S'il n'y a qu'à dire son mot, on peut toujours voir à quoi tu penses.

LA FEMME

Je pense à la Toca.

L'HOMME

L'Innocente ?

LA FEMME

Ouai... c'est l'Innocente qu'on l'appelle. Et c'est innocente qu'elle est, en vérité. Innocente du mal qu'elle peut faire. Savoir s'il lui reste assez de raison pour faire autre chose que courir après les papillons, riocher au nez de la lune et pleurer quand elle reçoit des cailloux.

L'HOMME

Mais qu'est-ce que tu lui veux, à l'Innocente ? (*La Femme se penche à l'oreille de l'Homme et murmure quelques mots. Pendant le silence, on entend le torrent. L'Homme réfléchit.*)

LA FEMME

Personne pourrait prétendre que cette idée-là ne vient pas d'elle.

L'HOMME

Non, mais si jamais l'intelligence lui est rendue, elle causera.

LA FEMME

Tu as déjà vu des tocas retrouver la raison ?

L'HOMME

Ouai. Celle de la Léchère est devenue raisonnable tout le temps que le chalet de son père a brûlé. Elle n'est retombée folle qu'à la fin de l'incendie.

LA FEMME

Un peu plus folle, un peu moins folle, une toca est une toca. Personne ne la croit. Personne ne l'écoute. Avec sa mère qui est indigente, perdue saoule, huit mois sur douze à l'hôpital, notre Innocente est plus seule qu'une bique oubliée sur le bord du glacier... Une toca, c'est comme une bête : on ne peut pas lui reprocher de mordre, ni s'étonner qu'elle ait mordu. Et tu verras que le père changera, dès la chose faite.

L'HOMME

Possible qu'il change.

LA FEMME

Il se dira que c'est le Dieu de justice qui l'a frappé. Il déchirera son testament et son bien ira... où il faut qu'il aille.

L'HOMME

Possible.

LA FEMME

A quoi penses-tu ?

L'HOMME

Je pense à l'enfant Dieudonné.

LA FEMME, *avec cruauté.*

J'y pense, moi aussi. Je pense que je voudrais le voir sous trois pieds d'eau.

L'HOMME, *ému.*

Femme ! Femme !

LA FEMME, *regardant à droite.*

Tiens, la v'là, la Toca. Faut tâcher de savoir si c'est possible.

L'HOMME

T'es décidée ?

LA FEMME

Décidée.

L'HOMME

Alors... suis ton idée.

LA FEMME, *appelant la Toca qui paraît à droite et qui, son chapeau nettoyé, se dirige vers le jardin.*

Hé ! Toca ! (*La Toca s'arrête, méfiante.*) Où vas-tu comme ça ?

LA TOCA

Chez les fleurs.

LA FEMME

Si t'as rendez-vous avec les fleurs, elles ne se sauveront pas. Assieds-toi un moment avec nous. (*La Toca reste méfiante.*) N'aie donc pas peur, on ne te fera pas de mal. (*Elle sourit tout à coup et s'approche.*) Paraît que les enfants t'ont encore querellée? (*Elle fait signe que oui.*) Ils t'ont encore jeté ton chapeau dans la boue? (*Même jeu.*) J'ai vu ça de mon enclos. C'est une mauvaise race, vois-tu, les enfants. Faudrait tous les néyer, comme des rats, quand on les attrape... (*La Femme rit. La Toca l'imite.*) Comme ça, y aurait plus d'enfants au village. Tout le village, il serait pour la Toca, et les champs, et la forêt. Tout pour la Toca!

LA TOCA, *riant.*

Et pour Geneviève!

LA FEMME

Pour Geneviève aussi, bien entendu. Celle-là n'est pas méchante. Dis donc, Toca, l'enfant Dieu-donné, tu le connais?

LA TOCA

Oui.

LA FEMME

Était-il avec ceux qui t'ont jeté ton capet dans la boue?

LA TOCA

Non.

LA FEMME

Quand tu joues avec lui, est-ce qu'il ne te tourmente pas comme les autres ?

LA TOCA

Point tant.

LA FEMME

C'est-y qu'il serait meilleur ?

LA TOCA

Pas meilleur... C'est les autres qui le tourmentent.

LA FEMME

Et il a bien assez à faire de se défendre lui-même ? C'est ça ?

LA TOCA

Ouai.

L'HOMME

Et pourquoi donc qu'ils le tourmentent, l'enfant Dieudonné ?

LA TOCA

Y disent... n'a pas de maman.

L'HOMME, *ricanant.*

C'est vrai qu'il n'en a point, et point de papa non plus. C'est une *varmine !*

LA TOCA *répète en riant le mot qui lui plaît.*

Varmine !... Ah ! ah ! Toca non plus, n'a pas de papa. Toca varmine !

LA FEMME

Tu l'aimes, ou tu ne l'aimes pas, l'enfant Dieu-donné ?

LA TOCA, *indifférente.*

Sais pas.

L'HOMME

Qui c'est que tu aimes le mieux, au village ?

LA TOCA, *réticente.*

Sais pas.

L'HOMME

C'est-y que tu ne sais pas, ou que tu ne veux pas le dire ?

LA TOCA, *même jeu.*

Sais pas.

L'HOMME, *à la Femme.*

Autant raisonner avec un tronc de sapin.

LA FEMME

Patience, donc ! (*A la Toca.*) Aimes-tu les sous ?

LA TOCA

Ouai.

LA FEMME

Voudrais-tu en avoir beaucoup ?

LA TOCA, *indifférente.*

Ouai.

LA FEMME

Qu'est-ce que tu en ferais ?

LA TOCA

Donner Geneviève... Acheter bonbons Geneviève.

L'HOMME

As-tu jamais goûté à l'eau-de-vie ?

LA TOCA

Ouai... Les enfants jeter grosse pierre sur Toca... Mme Panouse donner eau-de-vie.

L'HOMME

C'est-y bon ?

LA TOCA, *riant.*

Chaud... chaud... comme soleil dans la tête.

L'HOMME

Aimerais-tu en avoir une bouteille, à toi seule ?

LA TOCA, *indifférente.*

Ouai.

LA FEMME

Écoute-moi bien, Toca. Dis-nous ce que t'aimerais le mieux avoir.

LA TOCA, *sans hésiter.*

Robe.

L'HOMME

Ah ! ah ! une robe ? Et une robe comment ?

LA TOCA, *même jeu.*

Tout en soie... avec des fleurs. (*L'Homme et la Femme se regardent.*)

LA FEMME

J'ai quèque chose qui ferait l'affaire.

LA TOCA

Vous donner robe à Toca ?

LA FEMME

Peut-être bien... La robe, elle n'est pas faite. C'est une pièce d'étoffe qui me vient de famille. Le curé de Moutiers n'a rien de plus beau sur le dos quand il dit la messe épispocale. Le fond est en soie rouge et il y a des fleurs brodées dessus, tout or et argent.

LA TOCA, *qui a écouté avidement, battant des mains.*

Jolie, jolie robe ! Donner Toca ! Vite, vite chercher !

L'HOMME

Minute. Tu l'auras, ta robe, mais faut d'abord la gagner. Comprends-tu ?

LA TOCA, *impatiente.*

Non. Toca veut robe tout de suite !

LA FEMME

Tu ne l'auras que si tu es obéissante.

LA TOCA, *déçue.*

Obéissante ?

LA FEMME

Si tu fais ce qu'on te commande.

LA TOCA

Quoi faire ? Toca veut bien.

LA FEMME, *à l'Homme.*

Allons, dis-lui !

L'HOMME, *bas.*

Dis-lui, toi.

LA FEMME, *même jeu.*

Lâche, qui as peur d'une Toca ! (*A la Toca.*) Écoute-moi bien et tâche de te rappeler. L'enfant Dieudonné, il est mauvais.

LA TOCA

Point tant.

LA FEMME

Je te dis qu'il est mauvais. Il prend le bien des autres enfants... et même des grandes personnes. C'est-y mauvais, ça, oui ou non ?

LA TOCA

Ouai, bien mauvais.

LA FEMME

Faut plus qu'on le voie dans ce village. Faut qu'il disparaisse, qu'il s'en aille. Comprends-tu ?

LA TOCA

Ouai.

LA FEMME

Tu joues quelquefois avec lui ?

LA TOCA

Des fois.

LA FEMME

A quoi jouez-vous ?

LA TOCA

Pas billes... Toca n'a pas... Pas marelle... Toca sait pas. Courir... sauter...

LA FEMME

Où ça jouez-vous ?

LA TOCA

Dans les prés... sur la route.

LA FEMME

Et au bord du torrent, jamais ?

LA TOCA

Des fois.

LA FEMME

Eh bien, un jour que vous vous amuserez à courir sur la berge... tu le pousseras.

LA TOCA

Et puis ?

LA FEMME

C'est tout ce qu'on te demande... Tu lui donnes une bourrade et tu le fais tomber dans l'eau. C'est pas difficile.

LA TOCA

L'enfant Dieudonné pas content.

L'HOMME

T'occupe pas de ça !

LA FEMME

Pourquoi qu'il sera pas content ?

LA TOCA, *riant.*

Tout mouillé !

LA FEMME, *pressante.*

Ecoute-moi bien, Toca... Ce torrent-là, c'est pas comme les autres. C'est pas de l'eau, c'est du verre.

LA TOCA, *émerveillée.*

Du verre !

LA FEMME

Oui. Du verre qui marche, qui coule et qui file depuis le glacier jusqu'à l'Isère. L'enfant Dieudonné, tu le verras partir sur le verre et glisser sur son p'tit cul jusqu'en bas de la vallée. Une jolie chose à regarder, Toca.

LA TOCA *battant des mains.*

Ouai, ouai ! Et la Toca glisser aussi jusqu'à l'Isère !

L'HOMME

T'es trop lourde. Des fois que le verre casserait, tu risquerais de passer dessous.

LA TOCA

Y a le grand Balmaz, dire un jour à Toca la cascade en haut des prés...

L'HOMME

Eh bien ?

LA TOCA

C'est pas de l'eau non plus. C'est de la farine. C'est-y vrai ?

L'HOMME

Sûr que c'est vrai. Si tu te mets dessous, tu seras pas mouillée, non. Tu seras farinée comme les souris du moulin.

LA TOCA

Toca contente !

L'HOMME

Pourquoi que t'es contente ?

LA TOCA

Le grand Balmaz a pas menti.

LA FEMME

Pourquoi donc qu'il aurait menti ? Nous autres non plus, on ne te ment pas. Y a des choses pas ordinaires, dans le pays de chez nous, voilà tout ce qu'on peut dire. Alors, t'as compris ? Tu le pousseras, l'enfant Dieudonné, pour qu'on ne le revoie plus au village ?

LA TOCA

Ouai. Fort... fort... ! Comme ça.

L'HOMME

T'es une bonne fille, Toca. T'auras l'étoffe dès que ça sera fait.

LA FEMME

Et attention ! Faut pas le prévenir d'avance.

LA TOCA

Pourquoi ?

LA FEMME

Voudrait peut-être pas quitter le pays. Voudrait peut-être pas jouer à glisser sur le verre.

L'HOMME

Faut le prendre par surprise.

LA TOCA, *mimant la scène, puis éclatant de rire.*

Ouai, comme ça !

LA FEMME

Va donc voir où qu'il se cache, le mauvais gnome. Nous, pendant ce temps-là, on va chercher l'étoffe pour te la montrer.

(*La Toca bat des mains. L'Homme et la Femme se regardent et sortent au fond, derrière le petit mur.*)

L'HOMME, *ému.*

Femme... Femme...

LA FEMME, *le regardant.*

Quoi ?

(*L'Homme se tait. Ils disparaissent. La Toca reste seule. Elle va de-ci de-là, cherchant l'enfant Dieudonné. Mais son regard se pose sur les fleurs. Elle oublie l'enfant et entre dans le*

jardin. Elle joue avec les fleurs. Elle touche délicatement celles d'un grand tournesol.)

LA TOCA, *balançant les corolles comme des clochettes.*

Ding... ding... ding... (*Huit heures sonnent à l'église. La Toca, enchantée, pensant peut-être que le son sort de la fleur, la balance de plus belle en répétant :*) Ding... ding... ding... (*Mais l'église se tait. L'Innocente, dépitée cette fois du silence de la fleur, la secoue en vain.*) Ding... ding... ding... (*Elle se détourne, en colère. On entend les rires juvéniles et les voix sonores de deux jeunes ouvriers en gaîté.*)

DEUXIÈME GARS, *en coulisse.*

Ah ! si tu l'avais tenue dans un chemin creux !

(*Ils entrent de gauche, bras dessus, bras dessous. Ils portent des cocardes foraines. Ils sont un peu ivres.*)

PREMIER GARS

Je la retrouverai. Elle m'a dit qu'elle serait à la fête de Champagny.

DEUXIÈME GARS

On ira, hein, Balmaz, on ira ?

PREMIER GARS

On ira. (*En entendant les voix, la Toca s'est mise à sourire et s'est cachée derrière le mur. Elle cueille une fleur de géranium et la jette sous les*

pas du Premier Gars, qui s'arrête, interloqué. Il ramasse la fleur.) Y a les géraniums de la mère Panouse qui dégringolent !

DEUXIÈME GARS

C'est quèque femelle qui te l'a lancé.

PREMIER GARS, *rigolant et chantant comiquement vers le jardin.*

La fleur que tu m'avais donnée...

(*Séduite par le chant, la Toca se montre. Sa tête émerge brusquement parmi les fleurs.*)

LA TOCA, *en extase, battant des mains.*

Joli ! Joli ! Pareil la messe !

DEUXIÈME GARS, *riant et bourrant les côtes de son ami.*

Dis donc, Grégoire, te v'là une amoureuse de plus sur les bras. De la Léchère aux Allues, ça fait bien la douzaine.

PREMIER GARS, *plaisantant.*

Ah ! oui, mais celle-là, vois-tu, c'est la vraie ! C'est ma promise ! Est-ce pas, la Toca ?

(*Le Deuxième Gars s'esclaffe.*)

LA TOCA, *tristement.*

Toca, pas promise.

PREMIER GARS

Tu n'es pas ma promise ? T'as donc oublié ce

qu'on s'est juré l'autre soir, en cueillant la framboise ?

LA TOCA, *même jeu.*

Toca pas juré.

DEUXIÈME GARS

Peut-être bien qu'elle a changé d'idée. On a le droit d'être difficile, avec une pareille citrouille !

PREMIER GARS, *parodiant quelque acteur de la foire.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! femme oublieuse et perfide, je m'en vas te faire ressouvenir de tes serments !

LA TOCA, *qui fait un sincère et douloureux effort de mémoire.*

Toca pas oublié... pas souvenir... pas oublié...

PREMIER GARS, *continuant sa parodie.*

Veux-tu, oui ou non, devenir mon épouse ? Si c'est oui, mon cœur est à toi. Tout ce que j'ai n'est-à-toi : mes cheveux, ma fortune et ma vie !

(*Le Premier Gars s'agenouille devant le mur, la main sur le cœur. Le Deuxième Gars s'assied à gauche, en s'esclaffant.*)

LA TOCA, *fâchée.*

Pas rire, mauvais gars !

PREMIER GARS

Réponds, femme adorée !

LA TOCA, *avec une émotion pudique, faisant signe de la tête.*

Toca veut bien. Toca toujours aimer grand Balmaz.

PREMIER GARS, *se relevant, au Deuxième Gars et s'asseyant près de lui.*

Hein! quand je te disais que c'était ma promise! Est-ce que je m'étais vanté? Je t'invite à ma noce. Et je te promets qu'on ne s'y embêtera pas, à c'te noce-là! Y aura tous les bienheureux de la Tarentaise, un concours de goitres après le banquet et un prix de cent francs à la plus grosse miche!

DEUXIÈME GARS, *qui s'est esclaffé pendant la réplique, se levant.*

Tu fais la bonne affaire, Grégoire. Si les tocas vont au paradis, peut-être bien qu'elles y emmènent leurs maris. C'est ta seule chance d'entrer dans cette usine-là!

PREMIER GARS

Dame, oui!

DEUXIÈME GARS

Et tu verras les beaux enfants qu'elle te fera!

LA TOCA

Enfants?

DEUXIÈME GARS

Pardi, quand on se marie, c'est pour planter les choux!

(*Ils sortent à gauche en riant.*)

LA TOCA, *se penchant, angoissée, au-dessus du mur.*

Quel jour ?

PREMIER GARS, *se retournant.*

Quoi, mon bébé ?

LA TOCA, *avec agitation.*

La noce ?... Quand ?... Quel jour ?

PREMIER GARS

Mais le jour des Saints Innocents, parbleu !

DEUXIÈME GARS, *au Premier.*

Non, le 29 juillet.

PREMIER GARS

Pourquoi, le 29 juillet ?

DEUXIÈME GARS

La sainte *Chrestine*, parbleu !

PREMIER GARS, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! (*A la Toca.*) Et tâche d'être belle, hein ?

LA TOCA

Toca sera belle... Toca sera belle...

(*Les gars disparaissent à gauche, en riant et en chantant :* La fleur que tu m'avais donnée... *Un sentiment d'allégresse envahit la Toca. Geneviève entre de droite, à la recherche de sa sœur.*)

GENEVIÈVE, *l'apercevant.*

Tu t'as encore sauvée ! Qu'est-ce que tu fais là ?

LA TOCA, *lui faisant des signes.*

Viens.

(*Geneviève pénètre dans le jardin.*)

GENEVIÈVE

Qu'est-ce que tu as ?

LA TOCA

Contente. (*Elle rit.*) Contente.

GENEVIÈVE

Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

LA TOCA, *d'un ton de confidence solennelle.*

Toca promise.

GENEVIÈVE

Jésus ! Qu'est-ce que tu me chantes là ?

LA TOCA

Toca promise au grand Balmaz.

GENEVIÈVE

Celui qui travaille à l'usine ?

LA TOCA

Ouai.

GENEVIÈVE, *soupirant.*

Les enfants disent que c'est un mauvais homme.

LA TOCA

Pas mauvais homme.

GENEVIÈVE, *importante et renseignée.*

Si. A preuve que l'an dernier, il a secoué l'abricotier où la petite Denisson était montée. Il l'a fait tomber dans l'herbe et elle s'est foulé le pied. Quand ses parents le lui ont reproché, il a dit que c'était une farce, qu'il avait bu... Dieu sait quoi!

LA TOCA, *hochant la tête.*

Grand Balmaz pas fait ça.

GENEVIÈVE

La Denisson te le répétera.

LA TOCA, *obstinée.*

Son ami, qui l'a fait... Mauvais gars, celui-là !

GENEVIÈVE

Tous ceux qui travaillent à l'usine sont mauvais.

LA TOCA, *exaltée.*

Grand Balmaz plus bon que toi, plus bon que moi, plus bon que mère Panouse... Aimer Toca.

GENEVIÈVE

Il te l'a dit ?

LA TOCA

Ouai. Toca bien compris.

GENEVIÈVE

Il t'a dit qu'il voulait t'épouser ?

LA TOCA

Ouai... le jour de la sainte Christine.

GENEVIÈVE

T'a-t-il donné une bague ?

LA TOCA

Bague ?

GENEVIÈVE

Il ne peut pas t'épouser, s'il ne t'a pas donné de bague.

LA TOCA

M'en donnera.

GENEVIÈVE

Et sa photographie ?... T'a-t-il donné sa photographie ?

LA TOCA

Me la donnera.

GENEVIÈVE

Et des fleurs ? Il ne t'en a pas donné non plus ?

LA TOCA

Toca lui a donné... Ouai... une fleur, quand il passait. Alors, il a dit... il a dit... (*Effort de mémoire. Déformant l'air.*) *La fleur que tu m'avais donnée...* C'était beau ! Pareil la messe. Grand Balmaz pas chanter comme ça, pour les autres filles.

GENEVIÈVE

J'ai peur, ma pauvre Toca.

LA TOCA

Toca pas peur. Toca plus jamais peur.

GENEVIÈVE

Et tu l'aimes ?

LA TOCA

Oui.

GENEVIÈVE

Et lui ?

LA TOCA

Déjà demandé Toca.

GENEVIÈVE

Quand ça ?

LA TOCA

Un soir... en cueillant framboise.

GENEVIÈVE

Ma foi, même s'il n'est pas tout à fait bon, c'est une grande chance pour toi, ma Toca... Mais dis donc, comment feras-tu, pour ton voile ? ton bouquet ? Tout ça coûte, tu sais !

LA TOCA, *décontenancée.*

Beaucoup de sous ?

GENEVIÈVE

Beaucoup.

LA TOCA, *hochant la tête.*

Toca pas riche.

GENEVIÈVE

Et personne, au village, ne nous en donnera, des sous. Il ne faut pas y compter.

LA TOCA, *réfléchissant.*

Pour le bouquet... cueillir fleurs des neiges.

GENEVIÈVE, *riant.*

On n'a jamais vu un bouquet de mariage en fleurs des neiges. Et puis, où en trouveras-tu assez pour faire un bouquet ?

LA TOCA

Connais place.

GENEVIÈVE

Et ton voile ? On ne peut pourtant pas demander à Mme Panouse de nous prêter un rideau de mousseline, ou la gaze qui est autour de son lustre.

LA TOCA

Pas rideau... pas gaze... trop lourd... Voile mariage léger, léger... Il faut brouillard.

GENEVIÈVE, *riant.*

Tu veux un voile en brouillard.

LA TOCA

Oui.

GENEVIÈVE

Mais, ma pauvre fille, il ne restera pas sur toi. Il s'envolera !

LA TOCA

Brouillard rester sur fleurs des neiges.

(*Elle s'immobilise dans sa rêverie, la tête penchée, tenant son bouquet imaginaire à la hauteur de l'épaule.*)

GENEVIÈVE, *riant.*

Bien sûr, te voilà belle comme une fée, avec ton bouquet d'edelweiss et ton voile en brouillard !... Mais tu n'oublies qu'une chose : tu n'as pas de robe !

LA TOCA, *revenant à elle.*

Pas de robe ?

GENEVIÈVE

Dame, non ! Et une robe, tu sais, c'est pas dans les champs que tu la ramasseras.

LA TOCA

Pour la robe, Toca prier Sainte Vierge.

GENEVIÈVE

Si tu crois qu'elle te l'apportera dans son tablier ! (*Soupirant.*) Je serais tout de même plus tranquille, si rien de tout ça n'était arrivé.

(*Derrière le mur, à droite, paraissent l'Homme et la Femme, portant un paquet. Le jour baisse.*)

LA FEMME, *bas, à l'Homme, désignant la Toca.*

Tiens, la v'là dans le jardin.

L'HOMME, *haut, s'arrêtant.*

Qu'est-ce que tu dirais d'un pichet d'Apremont?

LA FEMME

Ça me plairait.

L'HOMME

Alors, entre. (*Ils entrent dans le jardin. L'Homme appelle à droite :*) Hé! madame Panouse ! servez-nous un pichet de votre Apremont nouveau dans le jardin.

VOIX DE L'HÔTESSE

Combien de verres ?

L'HOMME

Deux... Non, trois.

VOIX DE L'HÔTESSE

Tout de suite.

LA FEMME

Qu'est-ce que vous faites là, mes mignonnes ?

LA TOCA

Toca promise.

L'HOMME

C'est la folie des grandeurs qui la tient, à c't'heure !

GENEVIÈVE, *importante.*

C'est la vérité ! Ma sœur vient de se fiancer avec un ouvrier de l'usine. Un garçon d'un très grand avenir. Vous avez peut-être entendu parler de lui ? C'est Balmaz, qu'il s'appelle. Même qu'il lui a donné une bague, son portrait et une gerbe.

L'HOMME, *décontenancé.*

Voyez-vous ça ?

GENEVIÈVE

C'est le plus beau parti de la commune.

L'HOMME, *riant, à la Toca.*

En ce cas, ma fille, on va le boire à ta santé, notre pichet d'Apremont.

L'HÔTESSE, *paraissant, avec le pichet et les verres.*

Il est bien frais, il sort de la cave.

LA TOCA

Madame Panouse !

L'HÔTESSE

Quoi, ma fille ?

LA TOCA, *l'attirant à l'écart.*

Toca promise.

L'HÔTESSE

Qu'est-ce que tu me chantes là, ma pauvre petite ?

LA TOCA

Le grand Balmaz, il a demandé Toca en mariage.

L'HÔTESSE

Ha ! le mauvais gars ! Se moquer d'une fille qui a l'entendement chaviré !

LA TOCA

Pas moquer, pas mauvais gars...

GENEVIÈVE, *bavarde.*

C'est vrai, madame Panouse. J'étais là. J'ai tout entendu. Même qu'il a dit...

L'HÔTESSE

Bon, bon. (*A l'Homme et à la Femme.*) Faut lui laisser ses chimères. Elle a du contentement, tout le temps qu'elle y pense. L'autre jour, elle s'imaginait que les écureuils lui faisaient des signes, dans le bois de mélèzes. Elle leur a gazouillé des choses jusqu'à la nuit tombante. Elle était joyeuse! Et le lendemain, elle ne se rappelait plus rien... A votre bonne santé! (*Elle rentre dans l'auberge.*)

LA FEMME, *à Geneviève.*

Va jouer un moment sur la route, petite.

GENEVIÈVE, *à la Toca.*

Je vais t'attendre à la maison. Tu rentreras, hein ? Tu traîneras pas dans les champs toute la nuit ?

(*La Toca lui fait un signe de tête. Geneviève sort à droite.*)

LA FEMME

Verse-lui à boire, à cette bonne enfant.

L'HOMME *remplit les trois verres et en tend un à la Toca.*

Prends donc, c'est pour boire à tes noces.

LA TOCA

Merci.

LA FEMME

A ta bonne santé. A la bonne santé de ton promis.

L'HOMME

A ton heureux mariage, Toca.

LA FEMME, *bas, entr'ouvrant le paquet.*

Et maintenant, regarde un peu. J'ai pris l'étoffe avec moi... C'est pas de la faille, ni de la satinette. C'est de la fine soie, tu sais, comme on n'en tisse plus. Guette là, et là... C'est des fleurs d'argent et d'or...

LA TOCA, *riant et caressant l'étoffe.*

Joli ! Joli !

L'HOMME

Pour une qui va se marier, y a rien de plus profitable et de plus gracieux à recevoir.

LA TOCA

Toca prier pour sa robe.

LA FEMME

Faut croire que le bon Dieu t'a entendue.

LA TOCA

Sainte Vierge donné robe de mariage. Belle, belle mariée, là-dedans.

L'HOMME

Pour sûr !

LA FEMME

Quand le tailleur l'aura coupée à ta mesure, toutes les filles seront jalouses de la Toca.

LA TOCA, *s'emparant de l'étoffe.*

Donnez !

LA FEMME, *la lui reprenant.*

Minute ! Tu sais bien ce que tu as à faire, si tu veux l'avoir.

LA TOCA, *étonnée.*

Non. Toca sait pas.

L'HOMME, *en colère.*

Ha ! tête en beurre ! Tu ne te rappelles pas ce qu'on t'a commandé ?

LA TOCA, *confuse.*

Toca rappelle pas...

LA FEMME

L'enfant Dieudonné... (*Un silence pendant lequel on entend le torrent. La Toca refait instinctivement le geste de pousser l'enfant dans l'eau.*) Tu te rappelles, maintenant? Le verre qui marche, qui coule et qui file, depuis le glacier jusqu'à l'Isère ?

L'HOMME

Tu l'emmènes jouer au bord de l'eau...

LA FEMME

Tu lui donnes une poussée...

L'HOMME

Et tu verras la belle glissade qu'il fera, droit en bas jusqu'à Moutiers !

LA TOCA, *grave.*

Toca rappelle.

LA FEMME

C'est convenu, hein ? Tu le pousseras ?

LA TOCA, *avec décision.*

Non. Toca veut plus.

LA FEMME

Pourquoi que tu ne veux plus ?

LA TOCA, *bouleversée.*

Torrent pas verre... eau froide... Un jour, Toca vu noyer chevreau... Toca rappelle... Enfant Dieudonné, noyé comme chevreau. Toca sait.

LA FEMME, *à l'Homme.*

On dit que l'amour met les bêtes en folie; je ne savais pas qu'il rendait la raison aux tocas.

L'HOMME, *à la Toca.*

Et qu'est-ce que ça peut te faire, qu'il soit noyé ?

LA TOCA, *tremblante.*

Veux pas noyer enfant ! Veux pas ! Vous mauvaises gens ! Mauvaises, mauvaises gens !

LA FEMME, *furieuse.*

Et dans quoi que tu te marieras, petite imbécile, si tu ne veux pas gagner ta robe ?

LA TOCA

Dans quoi ?

L'HOMME

Dame, tu ne penses pas qu'on va te la donner pour rien, comme ça, pour tes beaux yeux ?

LA TOCA, *s'accrochant à l'étoffe.*

Donnez robe ! Vous tromper, mentir pauvre Toca ! Promis robe ! Donnez robe !

LA FEMME, *la repoussant et emballant l'étoffe.*

Bas les pattes ! Tu sais ce que tu as à faire, si tu veux la revoir.

L'HOMME

Donnant, donnant ! Si tu veux te marier dans la soie, tu n'as qu'à nous débarrasser de cette vermine d'enfant.

LA TOCA

Toca marier sans robe.

L'HOMME

Tu te figures qu'on te laissera entrer dans l'église avec tes loques ? Le curé te chassera comme un chien crotté !

LA TOCA, *épouvantée.*

Comme chien crotté ?

LA FEMME

Des coups de pied, v'là ce que tu ramasseras, nippée comme tu l'es !

LA TOCA, *même jeu.*

Coups de pieds ?

LA FEMME

Et ton Balmaz, il te rira au nez !

LA TOCA, *dans un cri.*

Non !

L'HOMME

Comme il est en train de rire de toi avec son ami !

LA FEMME

Tu ne comprends pas qu'il s'est moqué de toi ?

LA TOCA

Moqué ?

L'HOMME

Regarde-toi donc, puisque l'amour t'a remis un peu de lumière dans la cervelle !

LA TOCA

Grand Balmaz, il a dit : « Mon cœur est à toi ! »

L'HOMME

Il t'a menti, pardi ! Pour lui, tu n'es rien de plus que la chèvre de ses parents !

LA TOCA

Grand Balmaz, il a dit : « Femme adorée ! »

LA FEMME

Allons donc ! Est-ce qu'un beau gars comme lui

peut penser à une crétine, quand toutes les jolies filles du canton lui courent après ?

LA TOCA, *au désespoir.*

Toca pas jolie fille ! Toca vilaine, vilaine ! Crétine ! Toca aimer ! Toca mourir !

L'HOMME

Viens, femme ! Donne-moi l'étoffe ! Faudra trouver autre chose.

LA FEMME, *passant.*

On trouvera. J'aurais pourtant dû le savoir, que la varmine refuse de s'attaquer à la varmine !

L'HOMME, *même jeu, à la Toca.*

Si tu répètes un seul mot de ce que t'as entendu ce soir, gare à toi ! Cette robe-là, c'était ta seule chance.

LA TOCA, *consternée.*

Étoffe partie ! Robe mariage partie ! (*Se reprenant peu à peu et s'abandonnant à l'ivresse lucide du sacrifice*). Pas faire mal enfant Dieudonné. Pas noyer enfant Dieudonné. Toca sait. Toca comprend.

L'HOMME, *à la Femme, sortant.*

Tout de même, une toca... ça serait-il autre chose qu'une bête à deux pattes ?

(*Ils disparaissent à droite, derrière le mur.*)

LA TOCA, *seule.*

Toca plus promise, plus marier, jamais marier... Petit enfant courir, sauter... Petit enfant vivre.

(*Huit heures et demie sonnent au clocher.*)

RIDEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT
VINGT-NEUF PAR
ARRAULT, A TOURS,
POUR LES ÉDITIONS
G. CRÈS ET Cie

6645

Date Due

23814
LAKE ERIE COLLEGE - LINCOLN LIBRARY
3 0356 1001 9938 9
842.
L54
A1
Y.6
23814
let